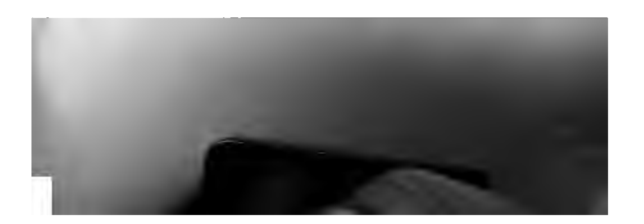



600096632W



À l'Université d'Oxford,
ce 13 janvier 1915,
Edward S. Dodgson.

CHOIX

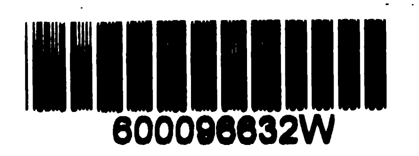
DE

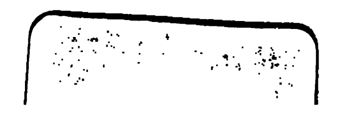
MÉDITATIONS

ET DE

PENSÉES CHRÉTIENNES

1


600096632W



À l'Université d'Oxford,
ce 13 janvier 1915,
Edward S. Dodgson.



CHOIX

DE

MÉDITATIONS

ET DE

PENSÉES CHRÉTIENNES

Jacqueline Co[illegible]

MADAME SWETCHINE

CHOIX
DE
MÉDITATIONS
ET DE
PENSÉES CHRÉTIENNES

PUBLIÉES

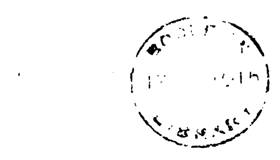
PAR LE COMTE DE FALLOUX

De l'Académie française.

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

1867





CHOIX

DE

MÉDITATIONS

ET DE

PENSÉES CHRÉTIENNES

DE LA RÉSIGNATION

La résignation est une de ces vertus dont le Christianisme a doté le monde; non que dès le commencement l'âme humaine ne l'ait contenue en elle-même avec tous les principes du mal et du bien, mais c'est à la seule lumière de la révélation qu'elle s'est manifestée empreinte de ce caractère de liberté, d'amour, de suavité et de force, dont es saints, qui sont les sages du christiaisme, nous la montrent revêtue.

L'homme a toujours souffert, il a toujours ı ses volontés traversées, et c'est toujours

à forces plus ou moins inégales qu'il lutte avec la destinée. Néanmoins, quoique nécessairement vaincu dans bien des circonstances quant à l'action extérieure qu'il lui faut subir, l'homme reste maître au fond de son cœur des conditions de sa défaite, et, par la loi de la liberté morale sous laquelle il vit intérieurement, il est certain de pouvoir échapper à toute volonté qui n'est pas la sienne. Fléchir ou braver, se roidir ou se soumettre, adorer ou nier sont autant de voies qui restent ouvertes devant lui. Ce qui décide de son choix, c'est uniquement l'idée qu'il se fait de la puissance qui le domine, selon qu'il la suppose intelligente ou aveugle, amie ou ennemie, implacable ou impassible. Un sentiment instinctif nous avertissant que la simple force n'a rien de moral et qu'une loi spirituelle a seule le droit de nous commander, la volonté en nous suit les modifications que subissent les croyances et les opinions; elle réagit en même temps sur les impressions qu'elle atteint, pour les combattre jusque dans leur double et si forte racine de la nature et de l'habitude.

Le premier système religieux qui se présente à notre pensée est celui de cette Grèce, si ingénieuse dans ses fictions, et dont nos premières études nous rendent la mythologie familière.

En examinant l'influence que ce système exerçait sur la volonté humaine, nous sommes frappés d'abord de cette déité sombre qui, planant en souveraine sur les passions personnifiées dont l'Olympe est peuplé, ne se révélait que par des arrêts arbitraires et irrévocables. Le Dieu, vrai maître des dieux, même de celui qui usurpait le nom de Dieu suprême, s'appelait le Destin! le Destin dans sa cécité profonde et avec le cynisme de ses décrets capricieux et tyranniques. Jupiter, formateur et ordonnateur d'un monde qu'il n'avait pas créé, et qui ne réalisait aucun plan qu'on pût saisir, ne se présentait aux hommes ni comme législateur ni comme juge. D'une main indifférente il avait imprimé le mouvement aux éléments tirés du chaos, sans que le mal, dont la nature et l'origine restaient des problèmes sans solution, eût encouru son

animadversion. L'action de Jupiter sur les événements du monde n'était pas plus libre que sa pensée en le formant n'avait été morale. Sa volonté obéissait elle-même à des arrêts sans appel émanés d'un pouvoir dont l'essence était profondément inconnue; la force aveugle était partout, et nulle part l'autorité qui descend de Dieu aux hommes par le commandement explicite et direct.

Sous la loi d'un polythéisme brillant, qui n'avait oublié que le respect pour les dieux et la pitié pour la nature humaine, on vit le peuple le plus avancé et le plus intelligent de la terre, en qui le besoin du droit et de la justice aurait dû recevoir un stimulant nouveau de son développement même, persister néanmoins dans un système qui bannissait des cieux jusqu'à la sagesse et à la liberté. Et quand de tels dieux, en perpétuelle contradiction avec la conscience du genre humain, s'inclinaient devant le *fatum* et ses ténèbres qui désespéraient la raison, la volonté humaine ne pouvait trouver au-dessus d'elle ni règle,

ni lumière, ni appui; elle se voyait dès lors forcément livrée à l'alternative d'une lutte insensée ou d'un découragement amer et abject. Aussi, dans les peintures que l'antiquité nous a laissées de l'homme aux prises avec l'infortune, ne voyons-nous, à quelques illustres exceptions près, que le roidissement de l'orgueil ou l'ivresse qui naît des plaisirs des sens : Ajax ou Épicure, voilà les deux termes auxquels devait presque inévitablement conduire la douleur, soit qu'elle portât à s'étourdir ou à tout braver.

Les croyances religieuses s'étant affaiblies chez les Grecs, elles vinrent se résoudre en système de philosophie. Celui du Portique exalta plus qu'aucun autre la puissance de la volonté, s'efforçant de la montrer triomphante jusque dans ses inutiles résistances ux arrêts du sort; prétention vaine qui 'eut d'autre résultat que les apparences une impassibilité chimérique et une mense négation de la douleur.

Le Fatalisme mahométan, corruption de ncipes vrais, comme l'Islamisme entier,

égara la résignation dans des voies fausses. Le monde, aux yeux des sectateurs de Mahomet, n'était pas, comme aux yeux des païens, conduit par une divinité aveugle; mais en reconnaissant une cause première, libre et intelligente, un Dieu esprit et par qui tout a été fait, ils arrêtaient irrévocablement tous les événements dans son sein; en sorte que, d'une part, s'enchaînant lui-même, Dieu perdait jusqu'au droit de se laisser fléchir, et que, de l'autre, il dépouillait l'homme de toute liberté morale.

A ce point de vue, Dieu n'efface pas pour écrire, mais c'est la parole de Pilate qui a force constante et universelle : *Ce qui est écrit est écrit.*

Instrument souple entre les mains d'un chef ardent et habile, l'Islamisme s'empara de l'instinct paresseux de l'Orient pour donner à la soumission aveugle toute l'activité qui se retirait de l'esprit et du cœur, et dirigea cette soumission vers le fanatisme guerrier. La croyance à un arrêt qui fixait à l'avance l'avenir inconnu, rendant inutile toute prudence, armait les Musulmans d'un

invincible courage, excité encore par le dogme du salut qu'obtenaient tous ceux que la mort frappait les armes à la main.

Cette croyance et toutes les indulgences offertes à la sensualité firent en grande partie le succès de cet Islamisme qui faillit recevoir pour couronne la conquête matérielle du monde; mais, partout où le fanatisme guerrier n'eut pas à protéger le fanatisme religieux, le Mahométisme porta ses fruits; il éteignit l'activité morale dans le double sommeil de la paresse et de la volupté, et, partant de l'imprévoyance pour arriver à l'incurie, il plongea les âmes dans un engourdissement léthargique.

Le Quiétisme indien, autre forme également dénaturée de la résignation, prend sa source dans une erreur subtile et fondamentale, dans un panthéisme qui confond toutes les substances et intervertit tous les rapports. L'âme humaine n'y est pas considérée comme une création du Très-Haut, mais comme une portion de lui-même, de la même manière que l'étincelle est une partie du feu dont elle se détache. On conçoit que,

dans cette hypothèse, l'homme demeure très-légitimement sa fin à lui-même, et qu'un état de satisfaction imbécile, d'immobilité externe et interne, soit une des conséquences de son absorption dans l'unité divine.

Toute erreur, quand elle passe de la spéculation à la vie réelle, devenant dangereuse pour la morale, le résultat logique de ce dogme indien de l'absorption est de retrancher l'action, de faire disparaître la notion du devoir, d'attaquer l'énergie humaine dans le double but qu'elle doit se proposer : le dévouement aux autres et le détachement de soi-même. Au lieu de marcher à la lumière de préceptes vivifiants, la résignation chez l'Hindou, aboutissant à l'indolence, semble suivre l'ombre et la déclivité des penchants naturels; elle annule l'intelligence, elle puise toute sa force dans l'imagination, dans de vagues spéculations qui n'ont d'autre application que l'inutile pratique des puérilités les plus bizarres. Même à l'égard des gymnosophistes de l'Inde, il répugne de reproduire les accusations banales d'hypocrisie et de mensonge; mais en

les écartant, ainsi que le veulent le bon sens et l'expérience, ces étonnantes aberrations nous démontrent encore à quel point des principes isolément vrais, des intentions droites et une incontestable force d'inertie défendent mal, dès qu'on est hors de la vérité, contre les conclusions les plus insensées.

Si donc une soumission de respect et d'amour ne peut s'adresser à une cause aveugle, si nier la souffrance est tout autre chose que nous apprendre à la supporter, s'il est également vrai que cette soumission dans les conditions qui en font une vertu ne ressort ni d'un fatalisme qui stéréotype Dieu et le monde, ni d'un quiétisme qui vaporise toutes les vérités dont il s'empare, ne sommes-nous pas forcés de conclure que la résignation, telle que nous en possédons la notion, dépend des vérités révélées?

Sans Dieu et l'homme, connus comme ils le sont à la double lumière de l'histoire et du dogme, le caractère moral de l'autorité eût toujours manqué au pouvoir qui dispose de notre destinée, et jamais la crainte servile

n'eût cédé sa place au respect filial. Le seul fait de la Rédemption, dans son double caractère de puissance et de charité, nous initie plus avant à la justice, à la convenance, au mérite, au bon sens de la soumission parfaite, que toutes les inductions humaines, tous les calculs de la prudence, les démonstrations abstraites et les vagues aperçus d'une creuse théosophie.

Un Dieu vague, impersonnel, quelconque, et voulant rester inconnu dans sa royauté par delà les soleils, ne pouvait exercer aucun droit sur l'homme abandonné à lui seul et ignorant à la fois ses grandeurs et son néant. Pour créer en nous cette soumission ferme, tendre et patiente, il faut que la prière adressée à Dieu par un grand saint : *Noverim te, noverim me* (1), ait déjà été exaucée au fond de nous-mêmes ; il faut que ce Dieu, si défiguré et si méconnu par l'ignorance et la mauvaise foi, soit vraiment aux yeux de l'homme le Dieu vivant, le Dieu créateur qui nous tira du néant ainsi que toutes

(1) Vous connaître, me connaître !

choses, et, après la chute, daigna réparer son ouvrage; il faut qu'en remontant les âges l'homme ait vu se dérouler le magnifique tableau des plus frappantes miséricordes et Dieu ne jamais manquer aux siens, lors même qu'il semble les abandonner; il faut surtout qu'une foi vive lui montre dans les cieux le Dieu qui nous a parlé, le bon Dieu, le Dieu fils de l'homme, cet Emmanuel de l'autel qui est venu nous tout apprendre, qui est venu vivre, mourir, demeurer avec nous.

A défaut de ces secours divins, on peut sans doute mettre son honneur dans son courage et opposer un front calme aux coups du sort; mais ce n'est pas à une fermeté d'apparat, à une bonne contenance extérieure, à des actes isolés que se borne la résignation chrétienne, qui doit pénétrer tous les sentiments avant même de les traduire au dehors. Cette résignation est plutôt la libre expression d'une volonté régénérée et victorieuse qu'un effort de vertu; elle est bien plus une situation de l'âme qu'une adhésion calculée et mesurée sur l'épreuve

du moment. On ne saurait trop le répéter, la permanence de tels effets suppose essentiellement et avant tout une foi vive, éclairée, agissante, telle que le christianisme seul pouvait la former, parce que lui seul, dans son admirable répartition d'ombre et de lumière, se montre également armé de justice et de miséricorde et merveilleusement attentif à tout ce qui se passe sur la terre. C'est à la sagesse qui a tout prévenu et tout préparé qu'il appartenait d'attirer à elle, en les laissant libres, toutes nos volontés, et si notre Dieu ne s'était nommé à nous la Providence, jamais notre cœur n'eût connu la vraie et vivante résignation. Il n'est pas de système religieux qui ait proclamé plus hautement que le christianisme la liberté de l'homme.

. . . .

Au sentiment de cette liberté commune à tous les hommes, le chrétien ajoute la connaissance de l'usage qu'il en fait; il mesure de l'œil l'abîme ouvert par la chute, il voit toute l'impossibilité de le combler sans la grâce.

De ces deux termes, fondements primitifs d'une même histoire, l'homme créé libre et

l'homme tombé, base révélée qui nous découvre toute la pensée de Dieu et toute notre faiblesse, naissent immédiatement deux vertus qui appartiennent en propre au Christianisme : l'humilité, dont le monde ancien n'avait jamais entendu parler, et la soumission, méconnaissable sous les travestissements de l'erreur.

L'orgueil étant la cause de la chute de l'homme, n'est-ce pas à l'humilité de le relever? Une corrélation existe, secrète et puissante, entre la liberté qui a compromis tous ses droits, et la résignation qui, se confiant aux moyens réparateurs, fait remonter l'homme au rang d'où il n'aurait jamais dû descendre.

Ainsi, pendant que l'humilité devenait la première vertu de l'homme, à cause de l'orgueil qui avait été le principe de sa chute, la résignation s'enchaînait volontairement pour expier les écarts de la liberté.

. . . .

Née aux premières clartés du monde et ppuyée sur les vérités que nous ont transises l'Écriture et la tradition, la résigna-

tion, telle que la conçoit la pensée chrétienne, ne peut avoir rien de commun avec les voies tracées par la sagesse du paganisme. Comment, dans son sens intime, raisonnable et sincère, le Christianisme n'eût-il pas jugé le Stoïcisme faux et contradictoire? Comment n'eût-il pas jugé la négation de la douleur particulièrement absurde dans un système qui ne donne aucune prise sur elle, puisqu'il ne lui oppose aucune espérance?

Le Christianisme, ouvrage de Celui qui a fait la nature, n'en bouleverse pas ainsi les lois, même par l'introduction de l'élément surnaturel; il ne prétend pas supprimer la douleur, mais il la purifie, il la soulage en la sanctifiant, il la justifie à nos yeux en nous montrant sa relation profonde avec nos véritables besoins, et seul il sait l'adoucir en nous faisant entrevoir la félicité qu'elle peut nous mériter un jour. Ce n'est pas la vérité, hélas! qui niera jamais la douleur, elle qui est venue en sonder les profondeurs, en montrer les desseins; elle qui sait si bien aussi toute la dignité à laquelle elle élève l'âme humaine et tout ce qu'elle

loit y féconder. Au lieu de la nier puérilenent, elle la dépouille de tout ce qui l'égare ›u la corrompt, elle la transforme par le ecret d'une alchimie divine. Transformer ıppartient à l'homme agissant au nom de)ieu, et non pas créer ou anéantir.

Dans le système de l'enchaînement fatal le toutes les causes et de tous les effets, le hrétien voit une coupable atteinte portée à a puissance et à la liberté du souverain ìtre. L'informe notion d'un Dieu créateur t pourtant absent de son œuvre, je ne sais uel arrêt une fois prononcé qui porte à mais ses conséquences inflexibles doivent ıpper l'homme de terreur ou de stupidité, ìloigner de lui avec l'espérance jusqu'à la en la pitié céleste.

'escendu dans le domaine de l'action, le ne de la fatalité n'exerce pas des ravages ıs funestes, en ôtant à l'activité hue tout vrai stimulant. Et en effet, uoi agir, pourquoi combattre l'inertie, ɜsse et la légèreté, si nos efforts sont si en nous et hors de nous rien n'est ıble, si Dieu n'attend rien de nous,

s'il n'est pas vrai qu'agents libres et réfléchis que nous sommes, Dieu en nous donnant sa loi nous ait révélé sa pensée et ait daigné nous prendre pour ses coopérateurs, s'il n'est pas vrai enfin que, sur cette immense scène du présent qui projette son ombre sur l'éternité, nous avons l'œuvre de Dieu à continuer, notre talent à faire valoir et à la fin de chaque jour un salaire à mériter?

Les hypocrites efforts pour assimiler la résignation chrétienne au fatalisme musulman ne réussiront jamais, quoi qu'on fasse, à confondre des dispositions séparées entre elles par les plus caractéristiques symptômes. Le Turc prend la veille pour le lendemain; chez lui l'inerte soumission précède l'action au lieu de la suivre, et, quand elle ne la retranche pas, elle l'affaiblit : cette volonté, dans son imbécile adolescence, redouterait de passer à la virilité. Hors de la vérité, la volonté est une force suspecte; on l'enchaîne ou on l'abrutit faute de pouvoir la gouverner. Le chrétien est moins timide : la résignation active, intelligente jusqu'au *bout, n'est pour* lui que le dernier terme de

son activité même, la dernière raison de tous les efforts tentés et épuisés. C'est seulement après avoir déployé toutes ses ressources, mis en jeu toutes ses forces, que le chrétien entre dans le repos de la soumission parfaite, vainqueur, quelle que soit l'issue de la lutte ; car la victoire, pour la conscience, n'est que l'accomplissement de son devoir et l'achèvement de sa tâche tout entière.

. . . .

Nous avons dit ce que la résignation chrétienne n'était pas; essayons à présent de dire quelque chose de ce qu'elle est.

Assez belle pour ne vouloir que la beauté qui lui est propre, assez puissante pour se renfermer dans ses limites, assez humble et assez élevée à la fois pour traiter directement avec Dieu, libre, vivante, forte, généreuse, calme, sereine et digne avant tout, la résignation revêt successivement tous ces caractères ou les présente confondus dans un reflet sublime.

Oui, elle est digne *et* fière cette résignation *qui courbe la tête* et fléchit le genou.

On ne saurait la priver du haut rang qu'assure à la liberté l'obéissance volontaire. *Que le Seigneur te commande!* Ce cri de l'archange Michel est, selon la parole d'un éloquent écrivain, le plus noble souhait qu'une créature puisse former en faveur d'une autre créature. Que Dieu te commande! et la suavité et la force accompagneront son commandement, et le joug du Seigneur t'affranchira de tout autre!

Oui, la résignation est libre; car il n'y a pas d'acte plus souverain que celui par lequel on résigne sa liberté.

La résignation est vivante et glorieuse : vivante, car il y a plus de vie dans la mort de celui qui, selon l'Évangile, se meurt à lui-même, que dans la plupart de ceux, ombres et cadavres, que le combat, le dévouement et le sacrifice n'ont jamais ennoblis; glorieuse, car le chrétien se résigne comme Abraham obéit. Il a tout appris de la parole révélée, il la reconnaît encore, parlée ou traduite, également intelligible dans les événements que Dieu, sans repous, *ser le concours* de notre impuissance, choi-

sit pour la manifestation de sa volonté. Trop de clarté illumine le fil conducteur que le fidèle tient entre ses mains, pour qu'il s'inquiète des obscurités où le devoir l'engage; et, comme ce n'est pas des chances du succès qu'il se demande compte, mais de la rectitude de chacun de ses pas, partout où l'action est contrainte de s'arrêter, c'est la soumission qui vient se mettre à sa place.

Enfin la résignation est calme et sereine, de cette sérénité visible dont le flambeau est intérieur et qui est la joie de la vertu. La résignation vit de respect et de confiance; mais elle a aussi une vue de compréhension et d'amour qui rend plus pénétrables à ses yeux les ruses adorables dont la miséricorde divine se sert envers les hommes pour les amener à ses fins.

Ainsi la nuit de notre exil peut avoir des ombres, mais n'a point de ténèbres. Tant que l'action est en marche et son issue en suspens, la force et l'activité morale prennent tout leur développement; mais dès que la lutte a cessé, dès que le caractère d'irrévocabilité est venu proclamer la sanction ou

mière condition, pour qu'elles soient utile est d'être répétées.

Si le vent de la prospérité ne soufflait pa pendant un certain temps, comment s'assu rerait-on qu'il n'y a rien de fortuit dans l vertu et que le cœur est vraiment purifi du levain qui enfle et de tout orgueil de l vie ? De même, si nos chagrins et nos tenta tions n'apparaissaient qu'à longs intervalles s'ils faisaient trop tôt place à la consolation où serait l'apprentissage de la patience, l'em ploi de notre énergie ? Comment le germ divin, dont les intempéries font surtou l'accroissement, jetterait-il ces profonde racines qui doivent porter ses branches jus qu'à la vie éternelle ? C'est par les coups re doublés que notre nature rebelle se façonne et c'est dans les insistances de Dieu que s lit sa volonté. Il ne s'agit point ici seulemen de façonner le fer, il faut encore que le fe devienne acier, et l'on sait ce que coûte l'ouvrier la dernière perfection de son ou vrage, ce dernier poli si difficile à obtenir

. . . .

L'épreuve la plus difficile pour la résigna

tion se trouve sans contredit dans les malheurs sans remède. L'irrévocabilité est un degré ajouté à la douleur ; c'est le dernier, celui qui les complète tous.

Le plus petit mal, jugé définitivement irrémédiable, grandit et s'étend ; il est de l'essence d'un malheur irréparable d'arrêter tout déploiement de forces, de paralyser toute action ; il rend la lutte insensée, et l'immobilité devant la douleur est un des plus grands supplices au point de vue humain, nulle vraie consolation n'étant possible pour les maux sans retour. La vie naturelle n'offre aucun espoir de soulagement pour ce qui doit durer autant qu'elle.

La foi seule peut étendre et transformer notre horizon ; elle seule nous place de manière à nous faire entrevoir la région où tout ce qui finit sur la terre se renouvelle et recommence, où tout ce qui tombe blessé se relève guéri, et déjà de ce monde supérieur, où les réparations s'accomplissent solennelles et entières, descendent jusqu'à nous des reflets qui soulagent nos cœurs oppressés.

Un célèbre écrivain nous a dit « Que le

chrétien, comme Alexandre, ne se réservai que l'espérance. » Part magnifique qui signale comme trop étroites les bornes de l'univers.

Le Christianisme est toujours prêt à sanctionner avec nous tout ce qu'il y a de juste, de poignant, de cruel dans nos afflictions ; il est toujours prêt à reconnaître comment une lacune dans les joies goûtées peut devenir un abîme, la disparition d'un seul être faire de ce monde un désert, comment la privation cruelle peut attacher à chaque moment un poids qui pèse et déchire; mais, après toutes ces concessions, il nous demande s'il est bien juste aussi que la créature immortelle s'arrête à un point douloureux de l'espace pour en étendre les ombres sur toute sa carrière; si cette irrévocabilité de la mort, incontestable de ce côté-ci de la tombe, garde son nom au delà ; si la foi nous a jamais parlé de séparation éternelle ; si les amis pleurés sont bien perdus, au lieu de n'être qu'absents; si enfin, pouvant espérer de les retrouver un jour, nous ne devons pas *nous efforcer* de mettre un frein à notre

impatience, hâtant par la prière une délivrance commune.

Et la mort pour nous-mêmes, pouvons-nous l'oublier? cette mort qu'on a nommée le milieu d'une longue vie, et qui du moins, quelque nombreux que soient nos jours, ne frappe jamais qu'à son début une existence qui ne doit pas finir? Ce que serait sous les conditions présentes la vie de l'homme si la mort n'était pas suffit pour nous réconcilier avec elle. Châtiment et signe le plus expressif de la chute de l'homme et des vengeances de Dieu, elle n'en est pas moins semblable à cette lance du poëte qui guérit les blessures qu'elle fait.

A travers toute la route que nous avons à parcourir, la mort nous prodigue d'utiles enseignements; elle aussi guide notre marche, illuminant en avant d'elle l'horizon des plus célestes clartés et faisant pâlir ces feux errants, ces trompeuses lueurs qui surgissent de la terre coupable pour nous séduire et nous égarer. La mort nous enseigne à la fois le néant de tout ce dont elle se joue et la grandeur de tout ce qu'elle respecte; sa pen-

sée est le juge éclairé, le conseiller infaillible ; et si nous ne prenions pas sans cesse le crépuscule pour le jour même, nous verrions combien ces instructions vivantes que donne la mort sont secourables à ce matin unique et rapide qui compose la vie.

. . . .

Ah ! l'exhérédation n'entre pour aucune de ses créatures dans le plan de la Providence. Dans ce monde où l'épreuve est partout et le châtiment final nulle part, l'égalité entre les conditions de la vie est plus grande que ne le fait croire la diversité des apparences. Ce n'est point en dehors des situations qu'on les juge, c'est de leur centre. *Gustate et videte.* — Goûtez et voyez — nous dit le Psalmiste ; goûtez d'abord afin de voir. Les compensations ne manquent nulle part.

. . . .

Il faut avoir expérimenté les infirmités corporelles, être parti des répugnances les plus vives, et s'être ensuite réconcilié avec elles, pour savoir combien on peut vivre en paix avec l'humiliation, l'habituelle souffrance et la gêne incessante. Ce qu'un long

exercice de la soumission sur un même point lui fait faire de chemin passe toute prévision, et ne saurait être égalé que par le tendre respect que l'on peut prendre pour une infirmité dont à force de patience et d'amour on a vaincu les ennuis.

L'honneur, cette île escarpée et sans bords dont on ne voit pas deux fois le rivage, pas plus qu'on ne revoit celui de la mort, veut que toute tache soit indélébile, que toute blessure garde sa cicatrice : l'esprit du monde a fait son code, il l'a marqué de son incisive empreinte et y a versé son implacabilité.

Le monde, il est vrai, oublie parfois ; mais il n'efface rien et ne pardonne jamais. Il ne peut pardonner, et c'est tout simple. Ne disposant d'aucun bien véritable, d'aucune récompense réelle, il n'a pour se protéger lui-même que le châtiment inexorable. Mais, précisément parce que ce maître dur, capricieux et impuissant, n'a rien de mieux à offrir, on est invité à chercher plus haut, dans les *espaces libres*, un refuge contre des *arrêts irréformables* ici-bas. Est-il bien pro-

Certes, il appartient à l'homme de grandir, de monter sans cesse : le désir du développement est au premier rang de ses attributs, mais d'un développement intérieur et tout moral, régulier, paisible, et qui n'est que la loi par laquelle il est appelé à compléter son être. Remarquons qu'il n'y a que l'homme intérieur qui puisse croître toujours et dont l'avancement soit indéfini; l'homme charnel marche précisément en sens inverse : les bornes de la vie et de la matière le cernent de toutes parts.

Entre ces deux gravitations opposées, il n'est donc qu'une ambition qui soit digne de nous, celle qui nous assure nos progrès dans la sphère spirituelle. Mais, là encore, il faut consulter la volonté de Dieu, savoir ce qu'il veut de nous et la place qu'il nous assigne. Quelle qu'elle soit, nous devons nous en contenter. Comment oserions-nous choisir dans les demeures du Père céleste? Être ver de terre selon les desseins de Dieu vaut mieux, aux yeux de la sagesse, que la haute nature des anges abandonnée à elle-même.

L'humilité sied aux choses saintes comme à toutes les autres. Jusque dans le légitime vœu d'une perfection plus grande, interdisons-nous la véhémence des désirs ; consentons avec joie à voir la spiritualité de nos frères dépasser la nôtre, et, sans retour sur nous-mêmes, ne soyons sensibles qu'à ce qui honore Dieu : il sait ce qu'il nous faut et ce à quoi il nous appelle, et lui seul le sait. Ainsi que tout maître, il choisit son serviteur; il entend être écouté, servi comme il lui plaît, et non comme il plaît au serviteur.

. . . .

Et l'Évangile, à son tour, ne nous rappelle-t-il pas que « nul d'entre nous ne saurait ajouter une coudée à sa taille ? »

Heureuse dépendance de notre condition sur la terre, qui, par le besoin même que nous avons du bienfait, nous rend le bienfaiteur plus présent et plus cher ! Heureuse et passagère indigence qui nous laisse dire avec saint Ignace : « Il nous manque bien des choses afin que Dieu ne nous manque pas ! » O mon Dieu ! ce n'est pas la gloire du ciel *que j'envie*, ce n'est pas d'y régner que

je demande, c'est encore de vous y servir ! Ah ! si dans le ciel il y avait des Sœurs converses, et que j'en fusse !

. . . .

Souffrir, c'est comme mourir; il le faut bien, qu'on le veuille ou non; et ce qui distingue le chrétien, c'est de joindre à la nécessité ce qui la transfigure et l'anéantit.

Sans doute le chrétien souffre, il souffre profondément, parce que c'est une dignité de souffrir, et que toutes les dignités il les possède; de plus, il souffre toujours, car Dieu, qui a fait la consolation, n'a pas fait l'oubli. Néanmoins, tout en reconnaissant la souffrance à laquelle le péché a condamné les hommes, les paroles des livres saints sont formelles et unanimes à proclamer le règne de la joie dans cette vallée de larmes. « Le cœur de l'homme de bien, dit l'Ecclésiaste, est un festin continuel. » Et l'Apôtre ne vient-il pas nous enjoindre d'être toujours dans la joie ? Les saints n'ont pas d'autre langage : « Je veux bien que la piété pleure, dit saint Paulin, mais je veux que *la foi se réjouisse* toujours. »

L'Écriture, qui concilie toutes les contradictions, n'établirait-elle pas ici la plus flagrante de toutes s'il n'y avait dans la piété des joies pour dominer toutes les afflictions, les envelopper, les revêtir comme de ce vêtement d'immortalité qui, selon l'expression de saint Paul, doit absorber la mort?

. . . .

N'est-ce pas accuser Dieu d'être un maître injuste, que de laisser croire qu'il inflige à ses serviteurs un fardeau au-dessus de leurs forces, un fardeau que leur vertu veut bien porter en s'interdisant de gémir, mais dont ils ne restent pas moins écrasés? N'est-ce pas accuser Dieu d'ingratitude que de donner à supposer qu'il fait ce dont bien des hommes, même corrompus, sont incapables, qu'il laisse manquer ceux qui se donnent à lui?

Et quand les ennemis de ce Dieu de justice, mais aussi de mansuétude, rient de ses foudres, contestent ses bienfaits, proclament sa suprême indifférence, vous, ses croyants, ses serviteurs, ses amis, vous ne savez pas le défendre! Vous laissez croire qu'effective-

ment il ne sait ni aimer les siens ni ménag
un contrepoids secret aux afflictions visibl
qu'il ne daigne ni fortifier ni soutenir ; qu
n'y a par conséquent rien d'avéré que s
coups ; qu'impuissant ou infidèle, il ne pe
ou ne veut pas consoler, et enfin, que l
considérations qui naissent de la foi, doué
peut-être d'une action faible et limitée, so
incapables de se mesurer avec les événemen
cruels et les blessures profondes ! Dieu
justifiera un jour, mais ici c'est à nous de
justifier.

Et cet abattement qui succède au m
aigu, cet affaissement mélancolique qui r
plus , à la vérité , les frappants symptôm
ni les bruits sourds de l'orage , mais qui
résout en une situation de l'âme sur laque
semble s'étendre un voile de deuil , serait
plus licite aux yeux du chrétien ? Quoi ! vo
vous efforcez de faire ressortir les vérit
éclatantes de la parole divine , la magni
cence de ses révélations , la miséricorde
ses desseins , et en même temps vous laiss
supposer que Dieu ne sait pas consoler, qu
n'a pas de trésor en réserve pour adoucir s

rigueurs, et que la plus sincère piété est, après tout, aussi inefficace que la plus vaine philosophie !

Cet abattement consenti, tout déférent qu'il puisse se montrer, n'en est pas moins une défection coupable et une silencieuse protestation contre les décrets de Dieu. Ah ! vous qui l'aimez, vous qui voudriez sa gloire, ses triomphes, songez-vous, quand la tristesse vous surmonte, que vous êtes le lieu, l'occasion, le complice de sa défaite ; que c'est Dieu lui-même qui est vaincu en vous, toutes les fois que votre amour et votre foi ne s'élèvent pas au-dessus de vos ennuis ?

C'est lorsque le vent des voluptés terrestres effleure encore notre visage, c'est lorsque nous tournons nos yeux vers les choses périssables, c'est lorsque nous allons nous asseoir au festin de l'impie, lorsque nous prêtons l'oreille aux accents de l'incrédule, c'est enfin lorsque nous cherchons « le bonheur des hommes » que nous connaissons la douleur. Mais, pour qui vous aime et vous suit, ô mon Dieu ! la douleur, *fantôme humain,* n'existe pas ; il n'y a que

l'amour, il n'y a que l'espérance, il n'y a que la joie de la soumission et du sacrifice. Vous avez vaincu la douleur comme vous avez vaincu la mort!

. . . .

Tout le système catholique a été combiné pour venir au secours de la créature humaine, dans la double phase de son existence, ici et au delà. Sa morale, ses préceptes, ses conseils mêmes n'ont pas un autre but.

Les vertus qui ont été mises en tête des autres, et qu'on a appelées théologales à cause de leurs forces régénératrices, sont en elles-mêmes le principe des plus grandes consolations et des plus grands secours dont l'homme puisse être aidé.

La Foi! Croire, se confier, s'appuyer enfin; agir sous un œil sans cesse ouvert, sous un bras toujours prêt à vous relever; se relever, se sentir rappelé au dedans de soi par une voix dont l'accent vous émeut toujours, dans le calme comme dans la tempête, dans la joie comme dans les larmes; avoir un témoin qui vous soit un défenseur, *qui vous* protége, un confident qui vous

écoute, un ami, ami jamais absent, jamais sourd, jamais muet, qui n'entend pas seulement, qui répond, en qui il n'y a ni distractions, ni ignorance, et qui, vous montrant dans le monde une figure qui passe, découvre à vos yeux l'éternité où la félicité vous attend!

Au doux et riant tableau que l'erreur même a su faire de l'Espérance, à la réalité de ses bienfaits dans son action toute naturelle, aux fleurs qu'elle sait répandre sur la plus triste vie, à son prisme riche de couleurs, à cette fidélité de vocation qui la rend sans exception l'intime compagne de l'homme depuis son berceau jusqu'à la tombe, il est aisé d'imaginer ce que peut être l'Espérance chrétienne, la sainte espérance dans la glorieuse transfiguration de son élément terrestre. Ce n'est pas l'illusion qu'elle invoque : elle n'a besoin que de la vérité, de cette vérité toujours féconde, inépuisable. Placée entre la Foi et la Charité, l'Espérance chrétienne est la récompense de l'une et comme le prélude de *l'autre; ou plutôt* ces trois célestes sœurs

s'empruntent, croisent et mêlent leurs rayons !

Quand Dieu n'eût fait que permettre à l'homme de l'aimer, il eût déjà fait beaucoup pour lui. Mais si partout il a déposé le germe de cet amour, il le développe, l'exerce et le nourrit bien autrement dans le cœur des enfants de son Église. Qui ne sait que c'est sur les genoux de sa mère que l'enfant apprend à aimer ! Là seulement se préparent les chastes délices qui ne laissent plus se tromper ni de bonheur ni d'amour.

Et de ces trois moyens de la félicité humaine, la foi, l'espérance et la charité, le christianisme fait des devoirs, afin que personne ne puisse y échapper que par sa propre faute. En effet, que de soins dans la vie pratique de la piété pour nous avertir, nous garder de nous-même, nous éclairer sur nos dangers, nous fortifier au tribunal du pardon, enivrer notre âme à la table sainte, ravir notre imagination, plaire à nos sens, parler à notre esprit et consoler notre cœur !

. . . .

Toute science a ses expériences définitives qui lui donnent force de loi.

Dans la science du christianisme, c'est peut-être le bonheur du chrétien qui résume de la manière la plus incontestable la fidélité de Dieu à ses promesses. Qu'on y réfléchisse, il est en faveur de la vérité un argument universel, à la disposition de chacun, et de tous les moments, un argument qui appartient exclusivement aux serviteurs de cette vérité adorable, qui en manifeste toute la bonté, toute la puissance profondément logique, portant défi à toute contrefaçon; hommage irréfragable rendu par le serviteur à son maître : c'est le bonheur intérieur, mais visible, dont jouit le chrétien sincère.

Le bonheur est chose si peu commune et si estimée, qu'il n'apparaît guère sans se faire remarquer, sans qu'on demande d'où il vient et où il va. Les esprits les plus incultes, comme les plus raffinés, les plus sérieux de leur nature, comme aussi les moins enclins à se préoccuper des vérités abstraites, sont bien obligés de remonter

jusqu'aux sources d'un si rare prodige.

Dans les autres moyens mis au service de la vérité, voyez tout ce qu'ils ont contracté d'infirme, d'intermittent, de contestable par l'effet de la décrépitude sociale. La parole! on en a tant abusé! souvent n'ajoute-t-elle pas à la difficulté de s'entendre? Les actes! il arrive qu'ils soulèvent une égale méfiance, tant ils peuvent être calculés pour couvrir un intérêt personnel. Les croyances! elles peuvent être simulées dans l'intérêt de l'ordre et de la paix publique; l'imagination peut se laisser prendre par les beautés de la religion, en compagnie de beaucoup d'autres; de larges et hardies trouées peuvent être pratiquées dans toutes les régions du sublime, sans porter néanmoins dans les intelligences la conviction d'un centre, d'un foyer unique, ardent et bienfaisant à la fois.

Dans les affirmations spéculatives, tout peut être controversé et rendu contestable; mais lorsque aux yeux de ce monde avide ou comblé de prospérités, et qui n'en est *pas* moins triste, inquiet, ennuyé, accou-

tumé à ne voir dans toute règle qu'un joug insupportable, dans la vie du devoir qu'une fastidieuse monotonie; lorsque vous, qui représentez tout ce qu'il repousse et dédaigne, vous n'en déployez pas moins le bonheur qu'il cherche et qui le fuit, figurez-vous l'impression qu'il peut en recevoir! Quelle vue que celle de la paix fleurie, de la lumineuse sérénité du chrétien sous le poids des revers, des privations, de l'âge, de la maladie, de tous les sombres éléments enfin dont se compose la vie humaine!

Une joie dont on porte la racine en soi-même, qui ne se montre ni ne se cache, mais se laisse voir; dont la permanence a déjà quelque chose de l'immutabilité céleste, fait réfléchir les hommes tout en les déroutant; ils se sentent pris au dépourvu pour expliquer humainement un si étrange phénomène, et commencent à comprendre qu'il faut que quelque chose de mystérieux, de divin même, s'en mêle : l'agent intérieur de si merveilleux effets est bien près de leur

paraître Dieu, comme Jésus au centenier du crucifiement.

. . . .

La prière dans le chrétien est surtout le regard calme et confiant de l'enfant vers son père, du malade qui expose son mal et interroge son médecin, de l'ami qui invoque la présence de son ami, parce qu'elle implique toute assistance. Dans nos vœux de nature mixte, il faut avoir soin que le vide de nos désirs ne s'alimente pas des débris de passions mal consumées, et qu'une aveugle et persistante volonté de réussir n'amène jamais dans sa lutte avec l'obstacle ces violentes oscillations intérieures qui semblent menacer à la fois d'embrasements et de ténèbres.

Prions, mais prions Dieu selon Dieu et avec son esprit. Exposer nos vœux, espérer, nous confier est saint, pieux, filial; mais compter sur l'accomplissement de ces vœux comme si cet accomplissement nous était dû, l'attendre, c'est autre chose; c'est passer de l'amour qui croit et espère tout à l'exigence *irrespectueuse* qui n'annonce pas le sens

des choses de Dieu. Attendre, c'est trop dire à Dieu d'arriver, c'est lui donner notre heure au lieu de recevoir la sienne. Adorable jusque dans sa miséricordieuse lenteur, sa bonté ajourne ce qu'elle semble refuser!

. . . .

Souffrir sert à tout : souffrir apprend à souffrir, souffrir apprend à vivre, souffrir apprend à mourir.

. . . .

Demandez aux affections de la terre si la crainte de souffrir arrêta jamais dans l'amour une âme généreuse, et si l'infaillible signe d'un cœur touché n'est pas de compter pour rien le sacrifice et l'obstacle.

Et puis on le nierait en vain, il y a quelque chose dans notre nature qui incline vers la souffrance, comme une sorte d'écho perdu d'une justice primordiale qui nous voue à l'expiation.

Ainsi, malgré notre avidité de bonheur, malgré notre répugnance pour des épreuves trop nécessaires, la satiété est au bout de toutes *nos jouissances*; il n'est pas un sen-

timent élevé, profond et pur qui n'ait pour volupté une sainte tristesse.

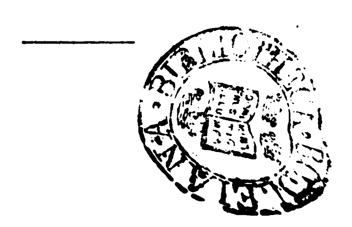
Cet attrait secret vers l'indicible inquiétude se mêle aux affections de toute âme d'élite. Les éléments de joie et de mélancolie existent dans un même cœur, et souvent bien près l'un de l'autre; ils s'y confondent, et s'ils présentent une contradiction, cette contradiction ne signale que mieux l'heureuse inconséquence qui ressort de notre double nature.

Au milieu de toutes les recherches de l'ambition et du plaisir, au sein de toutes les appréciations factices et vaines, ce sont encore ceux qui courent la carrière des prospérités, que dévore le plus sûrement, sous les yeux du public frivole qui les envie, le dégoût prématuré.

Au contraire, interrogez les âmes pieuses, elles vous diront la richesse, la vie et la paix que roule ce fleuve de Dieu, coulant toujours à pleins bords. Ah! pourquoi l'amour n'est-il pas plus aimé! Il n'y aurait plus en ce monde ni aridité, ni désert.

. . . .

Volonté de ce qu'on aime, qui, sans être toujours comprise, est toujours entendue; volonté dont on ne peut redouter l'injustice et dont on chérit les mystères; volonté respectée et qu'on ne voudrait pas suspendre pour gagner le ciel; volonté adorée, loi de tous les êtres, béatitude des élus; volonté qui fait la gloire de la place qu'elle assigne, qui donne la force du sacrifice qu'elle commande, la consolation de la douleur qu'elle envoie! Volonté de mon Dieu, entraînez la mienne plus vite que le monde ne sortit du chaos, plus vite que la lumière ne parut à votre voix, plus vite que les joies du ciel ne font oublier à vos saints les tristesses du passage; volonté de mon Dieu, soyez toujours la mienne, et jusqu'à mon dernier soupir initiez-moi à vos secrètes et croissantes délices.





DE LA VIEILLESSE

Je voudrais ici étudier la vieillesse dans ses rapports avec Dieu et l'autre vie; montrer que la vieillesse est pleine de grandeur et de consolation ; que son activité, concentrée en un foyer, en est plus intense; que la dignité, la beauté d'une situation dont l'âme fait toute la vie, élèvent au-dessus de tout cette situation même ; et qu'enfin, comme on l'a dit du prêtre, si le vieillard est le plus malheureux des hommes, il est le plus heureux des chrétiens, le plus averti, et, s'il le veut, le plus consolé.

. . . .

Au premier aspect, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, ont toutes sortes d'avantages sur la vieillesse ; mais c'est comme la fantasmagorie de la richesse et du rang : vu de près,

cela disparaît. Sans doute l'enfance a le temps pour elle, mais elle ignore les germes précieux qu'il recèle, les biens qu'il peut faire atteindre; elle n'est dans le secret d'aucun de ses avantages, elle n'a pas la conscience de son bonheur, elle n'a la raison de rien de ce qu'on lui fait faire, d'aucun but, de la valeur d'aucun moyen en relation avec le but; elle obéit à la raison comme on obéit à la force; ses joies sont vives, mais ses peines le sont également : c'est de l'insouciance, de la légèreté, et ce n'est jamais du bonheur.

Le vieillard est le pontife du passé, ce qui ne l'empêche pas d'être le voyant de l'avenir. Le prêtre représente le sacerdoce de l'éternité ; le vieillard, celui du temps ; l'expérience en lui fait les oracles et les prophéties, et plus d'une fois, dans l'état imparfait des sociétés où le sacerdoce et la magistrature se trouvaient confondus, *les anciens du peuple* ont suffi pour maintenir et perpétuer la notion bienfaisante et tutélaire du droit et de l'éternité.

Le vieillard est le vrai pauvre de Jésus-

Christ; ses rides sont ses haillons; c'est au rayon du ciel qu'il se réchauffe; c'est son pain quotidien qu'il mendie.

Les dieux voulurent que Tirésias fût aveugle, afin qu'il vécût avec eux plus qu'avec les hommes. La vieillesse, quant au monde extérieur, est bien une espèce de cécité; il semble que ses yeux soient moins perçants, son oreille moins fine aux bruits de la terre, afin que son recueillement soit plus complet et son attention plus dévouée à la voix du dedans. Dieu hérite de tous les vœux qu'elle ne forme plus, de tous les élans qu'elle supprime, et il lui ouvre toujours davantage le monde intérieur.

Le silence qui se fait en lui le rend sensible au moindre bruit; son œil est exercé et rapide, car l'expérience est une seconde vue montrant dans ce qu'on a vu tout ce qu'on verra.

. . . .

La jeunesse est la plus belle fleur qui soit au monde, dit une chanson bretonne (1);

(1) *Chants populaires de la Bretagne*, traduits par le *vicomte de la Villemarqué.*

mais la vieillesse, ajouterai-je, est le plus savoureux des fruits.

Il y a plus de sucre dans le fruit mûr que dans le fruit vert.

Le malheur découvre à la jeunesse le néant de la vie; il révèle à la vieillesse la félicité du ciel.

Ainsi que la croix du Calvaire, le vieillard est suspendu entre la terre et le ciel; il tient à l'une par ses devoirs, à l'autre par ses espérances. Il croit, parce qu'il a éprouvé toute chose, et que la vérité de l'Évangile est seule restée au fond du creuset.

La vieillesse, c'est la vie arrivée à son samedi saint, veille de la résurrection glorieuse, lendemain de tous les déchirements de la terre, de tous les supplices de la croix. Un vieux et illustre savant disait : « Plus je vieillis, plus j'observe, et moins j'explique. » Parole pleine de philosophie, si c'est un philosophe qui parle, mais incompréhensible si c'est un chrétien. Chaque jour il comprend mieux et la destinée que Dieu lui a faite et d'où viennent tous les poids dont il l'a chargée.

Suite et conséquence du péché, la vieil-

lesse est le crépuscule de la mort; mais, comme de tous les éléments de la nature déchue, Dieu sait en tirer des harmonies pleines de beauté. Il se sert des vieillards, des anciens pour en faire parmi les générations nouvelles les témoins des miséricordes passées.

. . . .

Quoique la vieillesse soit un des effets de la chute, elle est loin de n'exprimer que le châtiment, et les maux les plus différents ont aussi leurs dédommagements. En elle se montrent, à côté des infirmités et des privations, moins d'occasions de lutte, des consolations puissantes et intimes, des douceurs infinies et secrètes, mille révélations de l'époux de nos âmes, qui ont rendu à plus d'un vieillard pieux la fin de sa vie bien autrement douce que ses commencements.

Dans l'orgueil de ses puissances, la jeunesse prétend continuer à vivre et repousse l'idée de vieillir. Chose étonnante! ce n'est pas de l'horreur que cause la vieillesse, c'est du mépris. Cela tient-il à la vieillesse, ou *bien cela tient-il* à la manière de vieillir?

Dans notre siècle, dit M. de Chateaubriand, *il y a des vieux, mais il n'y a plus de vieillards.* Tout le secret du peu de considération de la jeunesse pour l'âge est peut-être dans ce mot-là.

. . . .

La jeunesse vit, sous le rapport du temps, dans l'abondance; mais qu'est-ce qu'une richesse dont on méconnaît la valeur et qu'on prodigue sans prévoyance et sans regret? La vieillesse enseigne la valeur du temps, et nous apprend que c'est ce qu'il y a de plus précieux, notre trésor, la matière première. L'homme le mieux ordonné est celui qui emploie le mieux son temps; l'homme le plus avisé, celui qui tire le meilleur parti du sien. Le temps, c'est ce qui représente toutes les valeurs morales, intellectuelles et même spirituelles. L'homme le plus riche est celui dont le long horizon a Dieu pour terme; c'est le vieillard surtout qui répète avec Young l'admirable vers de ce poëte : « Chaque moment vaut l'éternité, puisqu'il peut la donner. »

. . . .

Si on prend l'homme naturel, la jeunesse est le vrai, peut-être le seul bon temps. L'absence de calcul, de bonnes actions plus spontanées et plus complètes, des fautes plus aisées à pardonner, l'élèvent au-dessus de l'âge qui s'abstient bien de certaines fautes, mais qui aussi recule devant plus d'une bonne action. La nature a donc tout fait pour la jeunesse. La religion fait diamétralement l'opposé de la nature, et, par ses divins contre-poids, établit mieux que l'équilibre entre les saisons de la vie. Ainsi, à la fraîcheur, à la grâce, à l'éclat des qualités naturelles, elle substitue la solidité, l'élévation, le mérite des vertus : c'est comme la goutte de cire qui, en se condensant, gagne en solidité ce qu'elle perd en éclat. Le navire de la jeunesse est poussé à pleines voiles; mais si le vent vient à les quitter, ces voiles immobiles attendent un souffle ami, et trop souvent ce sont des illusions qu'elles invoquent comme secours, tandis que le bras même fatigué du vieillard continue à manier la rame et dirige la barre.

Le pauvre navire de la vieillesse est tout délabré; jeune, il a lutté contre la tempête des fleurs; vieux, il lutte contre la tempête des neiges; sa carène a touché si souvent! ses voiles sont déchirées, on ne voit de résistant que le gouvernail.

. . . .

Hors du christianisme, j'en conviens, le vieillard

De son âge a tout le malheur.

Mais pourquoi envisager une saison de la vie hors de la pensée qui les embrasse toutes?

Le christianisme est venu sur la terre au secours de toutes les faiblesses; il nous a appris à respecter l'enfance, qu'il a appelée à lui. La femme n'était plus que l'esclave de l'homme : il en a fait sa compagne, et, pour comble de grâce, il l'a placée sous la garde protectrice de celui jusqu'auquel il l'élevait. La vieillesse est dépouillée également par la nature et par le monde. Ce que l'antiquité avait trouvé de mieux, c'était de l'amuser de respects : son expérience, sa sagesse étaient consultées; mais plus de

vie propre, plus d'avenir, tous les regards tournés vers le passé, et, pour toute possession, les biens qui lui échappent. Le christianisme a plus fait pour la vieillesse que pour aucune autre saison de la vie, parce qu'il apprend à affronter sans répugnance une mort sans gloire. Non-seulement le courage de la mort est sans gloire pour le vieillard, qui semble plus abandonné de la vie qu'il ne la quitte, mais les vertus en lui semblent si fort le fruit nécessaire de l'expérience, de la satiété, qu'on trouve qu'il les exerce sans mérite. Elles ont bien néanmoins leurs difficultés spéciales et souvent inextricables. Ce mérite, qu'aucune approbation humaine n'encourage, Dieu le voit : le regard providentiel s'attache sur le vieillard comme sur l'adolescent.

Tous les états comme tous les âges ont été étudiés du point de vue chrétien, excepté peut-être la vieillesse. Et qu'on ne donne pas pour excuse qu'elle demeure étrangère aux affections qui animent la vie, qu'elle a perdu sa séve et sa chaleur. A la vérité, l'air qu'elle respire est moins en-

flammé, moins brûlant; son thermomè
est placé à l'ombre; mais c'est la chaleur
l'atmosphère entière, et non celle du sol
dardant sur un point.

On a bâti des hospices pour les vieillar
on s'est mis en peine de leur procurer
gîte et le couvert; mais il faut aussi s'oc
per de les réconcilier avec leur état, de le
en faire découvrir les ressources.

Dieu aurait-il donc laissé sans consolati
précisément la dernière partie du voyage q
nous mène chez lui? Dieu prolonge notre v
et l'abreuve d'amertumes. Quel motif d'e
tière confiance! On n'épure que ce qui d
servir, on ne bat que le fer qu'on doit uti
ser, on ne ravive que la plaie qu'on ve
guérir.

En avançant dans la vie, qui devient to
jours plus sombre, on ne voit guère pl
rayonner qu'une pure lumière, c'est ce
de la foi; comme la solitude et comme
douleur, la vieillesse a ses révélations.

Il y a une parole de l'Écriture qui di
« Quand tu auras fini, tu commenceras.
Vers la fin de la carrière, bien des idé

beaucoup de sages paroles qui n'avaient été qu'un son viennent prendre une âme et renferment une vie jusque-là inconnue. Que c'est beau, que c'est grand de vieillir sous l'œil de Dieu! On ne craint tant la vieillesse que parce qu'on la sépare de lui. La mienne ne fait plus de rêves; mais de tous ceux qu'elle pourrait faire, le repos est encore celui qui la séduirait le moins. La paix, oui; mais le repos, non; il n'est pas de ce monde et n'en doit pas être. Dans la dernière maladie d'Arnaud, quelqu'un l'invitait à se reposer : *Me reposer! Monsieur,* reprit le pauvre moribond en se soulevant, *mais j'ai l'éternité pour cela !*

. . . .

Oui, sauf quelques rares exceptions en faveur d'un petit nombre de prédestinés, la vieillesse est une grâce; car qui peut se croire le droit de dire avec Tobie : « Il m'est plus avantageux de mourir que de vivre longtemps? » Chaque jour accordé au vieillard est non pas un sursis, délai stérile quand il n'est pas plein d'angoisses, mais un temps utile pendant lequel il peut mo-

difier, amender les torts du passé, diminuer sa dette, se libérer peut-être, fléchir, attendrir son juge, convertir l'arrêt en acquittement.

Quelle bénédiction qu'une vieillesse chrétienne! Combien elle opère de développements auxquels on n'atteint ni dans la jeunesse ni dans l'âge mûr! Cette halte à la fin de la course permet au voyageur d'essuyer la sueur qui couvre son front, de secouer la poussière qui le souille, avant d'entrer dans la salle du festin du père de famille. Enlevé par un pouvoir surnaturel, « il quitte les dernières sommités où il était monté; il regardait de bas en haut, il envisage face à face; il aspirait à la réunion, et la réunion s'opère (1); » il ne méprise ni le monde ni les biens qu'il abandonne; mais comme il les voit d'un autre hémisphère, les proportions lui en paraissent changées.

. . . .

Prise du côté du monde, la vieillesse est

(1) *Du Mariage au point de vue chrétien*, par Mme de Gasparin.

un malheur, et, comme tous les malheurs, elle doit être portée avec dignité. C'est un bâton qu'elle demande et non point une béquille. Humainement parlant, la vieillesse est une honte, car il est certain qu'elle a une sorte de pudeur; elle est une infériorité, car elle est timide. Selon le monde, elle est une dégradation successive : le temps est son ennemi direct, naturel, et tous ceux qui le reconnaissent pour unique maître, deviennent les exécuteurs de ses arrêts relativement à elle. En Dieu, au contraire, il n'y a plus de temps, et la vieillesse n'a plus d'ennemi, si l'éternité a déjà commencé pour elle. La vieillesse serait humiliante si, avec le déchet du corps, l'âme ne gagnait pas en dignité; mais, comme les princes qui s'élèvent en rang à mesure qu'ils approchent du trône, le vieillard gravit les marches de l'éternité par une promotion successive.

Dans les individus, on l'a remarqué avec justesse, la moralité est d'autant plus grande qu'ils savent mieux sacrifier le présent à l'avenir. Ainsi, *dans l'homme des sens, aveuglé par la passion, c'*est l'impulsion présente

qui l'emporte; il cède à ses appétits fougueux avec autant d'imprévoyance que le Caraïbe qui délaisse sa couche le matin, ne prévoyant pas qu'il en aura besoin le soir, tandis que l'homme moral dispose ses desseins, les développe, et par ses efforts laborieux arrive au but qu'il s'était proposé.

Quand le but en est digne, l'homme éclairé ne compte le temps pour rien, il sait mettre la jouissance à long terme, et quelquefois, même sans savoir qu'il est éternel, il sait être patient.

Lorsque l'on voit un homme entreprendre une œuvre dont il ne verra pas l'accomplissement, n'est-on pas touché de ce dévouement au bien-être des races futures? Ainsi, lorsqu'un homme même jeune sème une forêt de chênes, pose la première pierre d'un édifice que plusieurs générations doivent voir s'élever, n'est-on pas ému de cette pensée de dévouement à ceux que l'on ne connaît pas, et qu'on ne doit jamais connaître? Eh bien! presque toute la vie du vieillard est pleine de ce désintéressement-là; dans ce qu'il commence, tout est gland pour

lui, car il ne verra le chêne d'aucune de ses espérances; tout ce qu'il commence, même s'il l'achève, c'est d'autres qui en jouiront.

. . . .

Si vous voulez faire valoir le mérite d'une personne âgée, vous verrez de combien de manières la vieillesse est alléguée comme fin de non-recevoir. Un vieillard est-il pieux? on vous dit que c'est un pis-aller. Cherche-t-il à ne peser sur personne et se montre-t-il facile à contenter? c'est que le cœur vieillit comme le corps, et, le repos devenant le souverain bien, le détachement n'est que de l'indifférence. Un saint attrait l'appelle-t-il dans la solitude? c'est un bon calcul pour cacher sa tristesse des biens perdus et son envie de ceux qu'on voit posséder autour de soi. Les largesses du vieillard sont-elles grandes? quel mérite ont-elles, puisqu'il est insensible aux privations et qu'il ne donne que ce qu'il va quitter? D'ailleurs, à quoi bon avoir un sou passé soixante ans? S'il est doux, c'est qu'un sang glacé coule dans ses veines; s'il est malade et patient, c'est que le bon sens est de se souvenir des conditions de l'âge.

S'il va mourir et s'il se résigne, n'a-t-il pas très-longtemps vécu? Enfin il n'est pas une de ses vertus que le monde ne traduise par une nécessité.

Ce qui est vrai pour les vieux, l'est bien davantage pour les vieilles. C'est à elles surtout, même quand elles sont ce qu'elles doivent être, qu'on ne sait gré de rien. La vieille femme, selon le monde, est quelque chose qui n'a pas même, comme les vieillards, comme les anciens, un nom dans le style élevé; elle est tellement au rebut, que jusqu'à ceux qui prétendent l'honorer doivent éviter de la nommer et recourir à la périphrase.

Il n'y a pas de plus triste spectacle que celui d'une vieille femme dépouillée de la considération et du respect qui s'attachent à la dignité d'une vie sérieuse. La pauvre vieille femme (et sa tâche commence tôt) est un être qui n'a vraiment aucune place au soleil. Au foyer domestique son droit est précaire et contesté; hors de la vie réelle elle n'est pas mieux partagée. Sauf quelques rares exceptions, elle est exclue des créations de l'artiste et du poëte; son idée ne se pré-

sente presque jamais au moraliste, qui la laisse se parachever comme elle peut. Plus d'un prêtre, partant peut-être du point de vue naturel, ne voit trop habituellement dans les vieillards que des gens qui finissent; la chrysalide leur fait oublier le papillon.

La seule vertu sociale de la vieille femme, la vertu qui est dans le véritable esprit de son rôle sur la terre, c'est l'abnégation d'elle-même : c'est pour elle à la fois le mérite imposé et la libre bonne grâce. L'inutilité dont la société la frappe, d'accord avec la nature, est le sûr indice du dessein providentiel. Permis à la vieille femme d'avoir toutes les vertus imaginables, mais dans l'abnégation. Il faut qu'elle meure à elle-même sincèrement, entièrement; sous ce rapport, le public ne serait pas plus facile à tromper que Dieu, et si elle se recherchait, si elle se reprenait vivante sur un point quelconque, justice éclatante et prompte en serait faite immédiatement. Le propre de sa vertu est d'être utile à ceux qui sont en contact avec elle, sa bonté est un baume universel; sa prudence discrète, une sûreté;

son humble douceur est souvent la paix de la maison qu'elle habite; sa générosité, la richesse de ce qui l'entoure. Le renoncement, si fertile en fruits chez l'homme, a chez la femme des résultats d'une nature moins élevée sans doute, mais qui ne sont ni moins appréciables, ni moins généralement appréciés. La vieille femme devient ainsi commode, qualité qu'on ne dédaigne pas aujourd'hui : quelqu'un qui n'exige rien et qui donne tout, qui ne compte pas plus que s'il était absent, et dont on dispose comme s'il était toujours présent, quelqu'un qu'on est libre de ne point chercher, et qu'on est sûr de retrouver toujours, est après tout un assez bon meuble.

Il est bon que la vieillesse souffre, c'est même le cas ou jamais; mais il ne faut pas qu'elle pleure : les larmes ne soulagent que la jeunesse; quand elles coulent sur les rides de l'âge, la sympathie n'est plus là pour les essuyer, ni l'affection ardente pour sécher ces dernières rosées de l'automne.

Les entraves circonviennent la vieillesse de toutes parts; la dépendance et une dure

servitude pèsent sur ses organes affaiblis. Mais, à mesure que ses chaînes se rivent et s'appesantissent, que les appuis s'affaissent, que les liens se dénouent silencieusement, que de libertés éclosent et essaient leurs ailes! Que d'aspirations qui ne rencontrent rien qui les gêne! Quel sentiment de délivrance, quelle liberté de mouvements à travers l'espace agrandi! Le vieillard chrétien n'est-il pas le plus libre des affranchis de Jésus-Christ? Qu'est la dépendance extérieure auprès de la parfaité liberté du dedans?

Cette liberté parfaite du vieillard

Lui permet la franchise, attribut des vieux ans.

Cette franchise peut même s'élever jusqu'à la hardiesse; car, tout en redoublant de discrétion et de ménagement pour les autres, la vieillesse use avec insouciance de toute liberté pour elle-même. La jeunesse a des intérêts présents très-vifs à ménager, un long avenir qui se déploie devant elle; la vieillesse, en vue d'un bien moral, peut tout braver : elle a toujours devant les yeux la

perle unique, elle irait au fond des m
pour la chercher.

Jeune, il faut appeler à son secours p
toutes les choses du salut; vieux, tou
vient, et ce qui était contre nous est p
nous. Ainsi ces défauts, ces tendances
n'étaient que des forces mal dirigées, t
sert au bien de la nouvelle application qu
en fait et du moment où Dieu s'en empa

La vieillesse est une sorte de noviciat d
spiritualité; le monde extérieur lui échap
il réagit moins sur elle, elle en devi
moins propre à servir les intérêts matéri
mais les autres lui restent. La vieillesse
le noviciat de la mort, mais de cette m
pleine de vie promise au chrétien. Le no
ciat participe de l'état qui doit suivre, et
mort, qui est le voile de l'immortalité de
côté-ci du solennel détroit, se colore
feux qui doivent suivre.

On parle toujours des ténèbres du to
beau; je suis bien plus frappé des rayo
qui s'en échappent. La vieillesse pour
recevoir est sur le premier plan. La m
est la justification de toutes les voies

chrétien, la dernière raison de tous ses sacrifices, cette touche du grand maître qui finit le tableau.

. . . .

La vieillesse est le dôme majestueux et imposant de la vie humaine; Dieu en fait le sanctuaire de toutes les sagesses, de toutes les justices, le tabernacle des plus pures vérités. L'expérience a tout appris au vieillard, ses efforts sur lui-même ont tout réduit à cet état simple, à cette unité parfaite où toute conviction a son épreuve et sa contre-épreuve, le trésor des traditions et celui des connaissances acquises, tout l'ancien et successivement tout le nouveau, la vérité pratique et la vérité éternelle, la relative et l'absolue, ce qui aide à se conduire dans ce monde et ce qui conduit dans l'autre.

. . . .

On dit le déclin de l'âge, mais si notre vrai centre est le ciel, le déclin dans l'être double est en même temps une ascendance. Le corps et l'âme sont en contradiction presque *perpétuelle*..Tandis que la nature

défaille, ce n'est pas la destruction qui
hâte seule, mais aussi la liberté, la glo
la perfection d'une âme toujours plus
dieuse à mesure que le principe spirit
absorbe tout ce qui ne l'est pas. Pend
que le corps, décrépit, s'affaisse, l'âme
retrempe; les deux mouvements s'accélèr
en même temps, le corps retourne en po
sière, et l'âme, vers le ciel : la mort pour l'
et l'immortelle jeunesse pour l'autre. Da
était vieux quand il invoquait le Dieu de
Jeunesse; et ce n'était pas le Dieu de
passé, pas plus que le Dieu de Jacob n
celui des morts. C'est le Dieu du présent
David invoquait, le Dieu de cette jeune
qu'il sentait fleurir et s'épanouir au fond
lui-même. Car si les enfants de la lumi
jouissent du jour au milieu de la nuit,
enfants de l'immortalité gardent leur je
nesse au milieu même des glaces de l'â

. . . .

La vieillesse est la nuit de la vie; la n
est la vieillesse de la journée, et néanmo
la nuit est pleine de magnificence, et p
bien des êtres elle est plus brillante qu

jour. Infinis sont les rapports entre la vieillesse et la nuit. C'est en Dieu qu'il faut contempler l'une, comme c'est dans le ciel qu'il faut étudier l'autre. Voyez si pour ses chères étoiles le ciel a des saisons. Voyez la nuit de la vieillesse : elle aussi est parsemée d'étoiles, et, de même que le ciel, le vieillard n'a rien à démêler avec les saisons : le monde de la vicissitude s'agite et se meut à ses pieds; l'impassibilité du firmament est déjà la sienne. Qu'il se retire dans la région de ses pensées pieuses, là les espaces ne lui manquent pas; que l'hiver ou l'été frappe les régions inférieures, les espaces sont toujours bleus, et chaque diamant est un monde.

Parfois, dans les nuits prolongées du pôle, apparaît une lueur qui ressemble à l'aurore et qui dissipe un instant les ténèbres; ainsi, dans l'âge avancé, des illuminations instinctives et comme appartenant à un nouveau jour viennent frapper les yeux. Les heures de la nuit m'ont fait du bien; il est rare que ces chères compagnes ne m'apportent pas comme un bienfait quelque sentiment ou quelque pensée du ciel.

« Le jour est aux hommes, a dit un ancien, et la nuit est aux dieux. » Oui, le jour, dans son activité et son bruit, est aux hommes et aux choses humaines, comme la jeunesse et la force de l'âge; la nuit, dans son silence et son recueillement, est à Dieu, comme la vieillesse, en qui la pensée du ciel domine tous les intérêts de la vie. Cet âge ne ressemble-t-il pas à ce repos qui suit la dernière heure du jour, ce repos qui vient après tous les devoirs accomplis? Les années du vieillard qui répondent à ces heures-là ne sont-elles pas sa propriété plus qu'aucune autre? N'a-t-il pas acquitté toutes ses dettes, ce vétéran de la terre, et peut-être payé, selon les paroles du Psalmiste, ce qu'il ne devait pas? Ce qui lui reste est à lui, bien à lui : et ce qu'il possède, n'est-ce pas Dieu?

. . . .

Qu'est-ce qu'attendre, quand c'est Dieu qu'on attend sur la foi de sa parole, si ce n'est en même temps goûter le charme du mystère et le grand jour de la certitude, si ce n'est apercevoir, à travers un crépuscule *doré, l'éclat* de la lumière increéee, si ce

n'est les délices d'apprendre et en même temps de savoir, si ce n'est bondir de joie à chaque pas qu'on fait, se recueillir pour jouir, se parer pour plaire, appeler en se sentant répondre?

Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi. Que la vieillesse se réjouisse! C'est pour souper, et non pour un repas pris au milieu du jour, dominé par le bruit et le mouvement; c'est pour souper avec nous que viendra le Seigneur, à la fin de notre journée lourde, fatiguée et laborieuse, à l'heure des interminables et douces causeries, où l'intimité se fait plus grande, où l'effusion coule à pleins bords, à la nuit close, où les cœurs se rapprochent, se confondent et ne songent plus qu'à bénir et sanctifier le repos qui va suivre.

Je me recueille, ô mon Dieu, à la fin de ma vie, comme à la fin d'une journée, pour vous apporter les pensées de ma foi et de mon amour. Les dernières pensées d'un cœur qui vous aime ressemblent aux derniers *rayons, plus* intenses et plus colorés

avant de disparaître. Vous avez voulu
mon Dieu, que la vie fût belle jusq
bout. Faites-moi croître, reverdir, mo
comme la plante qui dresse encore une
sa tête vers vous avant de donner sa gr
et mourir !

LE PRÉCEPTE ET LE CONSEIL

. . . .

Celui qui a goûté le bonheur de deviner la volonté silencieuse et à peine indiquée dans le conseil, le bonheur de suivre cette voie à peine tracée, sans borne milliaire, se contentera-t-il de la prosaïque et positive obéissance au précepte qui commande sous peine de châtiment?

Celui qui, après s'être senti appelé au conseil, retomberait sous le précepte, ne se sentirait-il pas déchu, déshérité? Ce qui lui resterait de richesse n'empoisonnerait-il pas sa pauvreté comparative? On ne se contente pas du moins quand on a possédé le plus.

Comment s'impose le conseil?

Il s'impose, quand tout ce qui est laissé

libre par le précepte, se trouve livré au trouble, à l'impression du néant;

Quand on est à l'étroit dans le précepte, et au large seulement dans le conseil;

Quand Dieu semble se retirer tout à fait, si nous n'allons pas à lui par tous les chemins qui nous sont connus;

Quand nous souffrons de la petite faute, de notre indulgence pour elle, plus encore que nous ne jouissons d'un mouvement généreux;

Quand, le précepte accompli, nous sentons néanmoins que Dieu n'est pas content et qu'il demande encore;

Quand, après tant de grâces reçues, si peu de nos fautes ont été expiées;

Quand on est tout à fait à terre, dans la mêlée, en butte à tous les coups, sans défense, si toutes les forces ne se redressent et ne s'unissent dans le conseil;

Quand enfin le jour baisse et que la nuit est proche.

Le conseil s'impose :

Si on fait toujours mal, jusqu'à ce qu'on fasse toujours mieux;

Si des habitudes constantes, si des actes qui sanctifient, pures étoiles de la vie spirituelle, exigent que le fond même de l'existence s'y conforme;

Si, sur tous les points de la destinée, la mortification se montre comme étant de rigueur;

Si, dans le précepte, il nous est impossible de demeurer stationnaire:

Alors, il faut bien tourner les yeux vers la sainte montagne, et attendre du conseil le secours qui ne peut venir que de lui.

Il n'y a pas de petits dangers; c'est l'imprévoyance qui nous perd, et la vigilance qui nous garde.

Une fois le conseil choisi, qu'est-ce qui nous maintient dans ses voies? La vigilance et la prière.

La vigilance, vertu chrétienne, qui est nécessaire à toutes les autres, la vigilance protége l'observance du précepte, mais elle elle est l'âme de la fidélité au conseil.

Sous la loi du précepte, certaines observances accomplies, certains écueils évités, la vigilance peut se reposer dans les inter-

valles; tout ce qui est innocent, tout ce qui n'est pas le devoir positif la laisse reposer.

Sous la loi du conseil il en est autrement. Pour le conseil il n'est pas de terrain vague ou neutre, point de champ inculte, tout élément s'y destine à la perfection. Durant le temps où la vigilance ne combat pas, elle prépare ses armes pour combattre. Dans le précepte, qui n'est pas contre Jésus-Christ est pour lui; dans le conseil, qui n'est pas pour Jésus-Christ est contre lui : ici l'absence du mal n'est pas le bien. Il faut que la vigilance tienne toujours son flambeau allumé, qu'elle signale tout acte, toute pensée, pour la réformer si elle est mauvaise, pour la rendre meilleure si elle est bonne.

Le précepte redresse et corrige; mais il n'a pas, comme le conseil, la puissance de transformation. Dans la vie du conseil la vigilance est toujours vivante, agissante, prévoyante ; elle inspecte tous les points menacés ou non; sorte de *panoptique*, prodige d'ubiquité, elle veille à tout ce qui est, à tout ce qui peut être, à tout ce qui n'est pas encore, car ce qui n'est pas encore

peut naître et devenir d'un prix infini.

La vigilance est la sentinelle du conseil, la prière en est l'âme.

C'est la prière dans sa sainte et intense sincérité qui enfante le désir du conseil; c'est le conseil et la fidélité à ses voies qui nourrissent la prière.

A chaque instant, la prière remercie d'être dans la voie du conseil, demande d'en être rendue digne et d'obtenir d'y marcher.

Le conseil et la prière vivent de deux vies identiques. La prière prie par la parole, le conseil prie par l'action.

Dans les sommités où le conseil vous place, dans son air raréfié on ne respire que par la prière; elle est la règle, la lumière, la chaleur, le vent qui enfle les voiles.

Dans la voie du conseil, tout ce que fait l'âme, elle le fait pour Dieu, par Dieu même, par l'effet de son étroite union avec lui. Il n'y a plus dès lors de parts faites, plus de tien ni de mien; il n'y a plus de générosité possible à celui qui a tout donné. Car dans la voie du conseil, on est un serviteur qui ne se réserve aucune heure de la nuit ou du

jour ; c'est l'ombre au corps, c'est l'écho du son, c'est la trace du pied divin au Golgotha.

L'unité, ce premier caractère de la vie heureuse, se montre bien davantage dans la vie du conseil que dans celle du précepte. Un des bonheurs, une des gloires de la vie du conseil, c'est l'unité.

Le précepte vient du dehors ; le conseil, du dedans ; l'un vient du législateur et du maître ; l'autre, du père et de l'ami.

Le précepte souffre deux centres, il n'absorbe ni ne détruit la nature humaine ; le conseil n'en laisse subsister qu'un seul. Principe divin, il s'assimile tout dans la vie intérieure de l'homme, ses rayons convergent vers un même point.

Le précepte prend et laisse la vie comme il la trouve, si cette vie est innocente et pure : il souffre la variété et même la bigarrure des éléments et des couleurs. Le conseil imprime à tout l'ensemble une couleur propre et tout harmonieuse.

Le précepte lutte contre les envahissements toujours renaissants de la chair et du sang. Le conseil domine les puissances ré-

duites; les ennemis ne sont plus que moraux et spirituels, et chaque épreuve est vaincue par l'habitude, familiarisé qu'on est avec la victoire.

La vie du précepte porte le joug du Seigneur, qui est doux et léger; la vie du conseil n'a plus ni joug ni entraves; le précepte marche dans la route frayée, le conseil attend que Dieu lui trace la sienne. Ah! qu'elle est libre, qu'elle est heureuse, qu'elle est une, la voie du conseil! C'est la vie après la mort, le jour après le crépuscule, la vie, selon les paroles de saint Paul, qui enveloppe dès ici-bas la mourante vie humaine.

. . . .

Il est évident que l'homme glorifie Dieu par sa soumission au précepte, mais il est également évident qu'il le glorifie bien plus entièrement, plus librement, par sa fidélité à la voie du conseil; que là seulement il ne dérobe rien, parce qu'il rend tout à Celui qui lui a tout donné.

Quel bonheur comparable au bonheur de compter entre ceux qui aiment davantage! Déjà sur cette terre la transfiguration a com-

mencé pour eux ; de leurs sentiments transformés elle a passé dans leur situation ; leur vie est devenue lumineuse et féconde dans chacun de ses détails. Tout y est comme par le passé et tout s'y trouve différent. La lumière qui pénétrait le corps du Sauveur, qui le divinisait sans le rendre méconnaissable, laissait subsister les mêmes traits, les mêmes contours, et pourtant l'homme était absorbé dans le Dieu. Dans la voie du conseil, mêmes actions, mêmes paroles, même caractère primitif, même donnée première que dans le précepte, mais purifiés, élevés, transformés.

Sur le Thabor, suspension des lois naturelles, gravitation vers le ciel, affranchissement de tout poids ; dans le conseil aussi, élan vers le ciel, affranchissement, et, plus que sur le Thabor, permanente demeure dans les régions de Dieu.

O voie sublime, voie admirable du conseil, à laquelle Dieu appelle tous les hommes, et dans laquelle marchent ses élus ! Pourquoi n'attire-t-elle pas tout à elle ? Et ceux qui ont été prévenus, comblés par tant de grâces, d'où viennent leur pesanteur et leur paresse ?

N'est-ce pas à ces âmes aussi que s'adresse le Sauveur quand il pleure sur Sion : « Jérusalem, Jérusalem, si tu avais connu ce jour qui t'était donné, si tu connaissais ce qui peut te procurer la paix! Combien de fois ai-je tenté vainement de rassembler tes pensées errantes, dispersées! »

Le progrès incessant est un des bonheurs de la vie du conseil. La plus haute vocation humaine est dans la tendance vers la perfection. C'est dans cette voie que le chrétien se montre fidèle : sa persévérance est le progrès.

Tandis que le précepte est inflexible et stationnaire, le conseil, dans sa vivante et céleste souplesse, s'étend et grandit; il nous montre ses inspirations réalisées dans les saints, éclatants modèles qu'il nous engage à suivre et à imiter.

Quelque bas que la miséricorde nous prenne, du fond de l'abîme nous pouvons nous élever aux plus sublimes hauteurs : « Il ira, est-il dit du juste, il ira de vertu en vertu jusqu'à ce qu'il jouisse du Dieu des dieux dans la céleste patrie. »

Il ne dépend pas de nous d'ajouter une

ligne à notre taille, une beauté à notre prit; mais si chaque jour le chrétien point ajouté à sa vertu et à ses mérites vant Dieu, c'est par sa faute, par sa tı grande et très-douloureuse faute.

Au moment où il marche avec Dieu, to passé coupable est déjà loin, tout ce qu pleure lui devient un appui, le fait descendı en lui-même par un amour sincère, et re monter au niveau des amis de Dieu paı l'humilité.

Voilà pourquoi, bien que dans la voie du conseil les taches soient plus apparentes, les fautes plus sensibles, les échecs plus nombreux, le labeur plus difficile, le découragement ne vient jamais. Le précepte commence, le conseil achève. C'est pour terminer, on le sait, qu'il faut recommencer toujours.

L'esprit de sacrifice appartient à l'esprit du conseil.

L'esprit de sacrifice s'étendant, s'appliquant à tous les objets de la convoitise propre, fait le vide, et, par la connaissance du néant des choses créées, rend visibles et sensibles Dieu et le devoir, restés seuls debout.

Par l'effet de ce retranchement, l'âme, au lieu de se perdre oisivement dans mille recherches frivoles, se trouve ramenée sur elle-même, et comprend Dieu.

L'esprit de sacrifice est comme la négation du monde qui l'environne, il concentre les forces de l'âme dans le seul espace qui lui soit laissé libre; cet espace, c'est le centre de la vérité.

L'esprit de sacrifice réduit au strict nécessaire tout ce qui ne germe pas pour l'éternité; il est la source de l'apaisement et de la paix; les désirs tombent avec les besoins retranchés, et les regrets disparaissent lorsque le renoncement est irrévocable.

L'esprit de sacrifice porte la cognée à la racine même de tout orgueil de la vie, il tranche toujours dans le vif, et il entraîne les détails, comme un fleuve majestueux entraîne les débris sans y songer.

L'esprit de sacrifice honore Dieu, parce qu'il est libre par essence au fond de l'âme et relativement aux objets sur lesquels il s'exerce; parce qu'il rend complet et embrasse d'une seule volonté le nombre infini

des renoncements faits en vue de Dieu. Ce qu'il donne, il le donne en entier, sans se rien réserver, pas même le désir ou le regret.

Rien n'est si différent, soit pour le sacrifice en lui-même, soit pour les résultats qu'on en obtient, qu'une privation imposée par des obstacles naturels et une privation spontanément inspirée par des vues supérieures. Quand la privation est involontaire, ce qui vous manque dans le présent, vous avez toujours la ressource de l'attendre dans l'avenir; lorsqu'au contraire, c'est la conscience qui prononce le *veto*, toutes chances disparaissent avec la volonté qui les repousse. Lorsque vous êtes passif dans votre dépouillement, vous ne possédez pas, à la vérité, mais du moins vous désirez posséder, et vous vous dédommagez par l'imagination de ce qui vous manque en réalité. L'espérance prestigieuse, l'illusion, ne vous manquent point; elles peuplent votre horizon de mille promesses fantastiques. L'esprit de sacrifice sincère et profond ne connaît plus ni oscillations, ni prestiges; pour lui tout est consommé dans le vœu tacite et sacré prononcé

devant Dieu; il demeure fixe dans sa sévérité, et, à chaque moment de la durée, il renouvelle la totalité même des sacrifices qu'il pourrait faire.

. . . .

Du moment où l'on aspire à la perfection, tous les consentements doivent être donnés, tous les projets doivent être formés, toutes les résolutions doivent être prises du point de vue du conseil.

. . . .

Après avoir essayé de suivre la voie du conseil, on n'a plus la liberté de retourner en arrière; les contacts et les usages permis par le précepte nous donneraient sans cesse l'impression d'une mésalliance. Nous pourrions soutenir que nous ne sommes pas tombés, mais rien ne nous empêcherait de sentir que nous sommes descendus. Tout se résumerait à nos propres yeux en noire ingratitude; Dieu et la grâce seraient bientôt vengés.

. . . .

Le précepte fait fuir le péché mortel, comme Adam a fui devant l'épée flam-

boyante de l'ange gardien du paradis. Le péché véniel, les imperfections habituelles et tolérées fuient non moins vite devant le conseil, dont trop souvent ils entravent ou assombrissent les voies. A chacun son ennemi, à chacun son gardien : dans la région du précepte, le péché mortel et l'ange vengeur ; dans la région du conseil, le péché véniel et Jésus-Christ veillant pour lui-même.

. . . .

On apprend dans la vie du conseil ce qu'on ne sait pas ailleurs, c'est que l'expiation soulage, que l'amour purifié par la souffrance devient plus vif, que la douleur a ses délectations véritables.

La voie du conseil tend à nous unir à Dieu; l'expiation nous en rapproche, elle enlève successivement les couches d'air épais qui nous empêchent de voir Dieu et d'entendre sa parole.

Quand on a un but chéri, unique, constant, il n'y a de bons, d'également bons que les moyens, pénibles ou non, mais brefs et rapides, qui nous y conduisent. Or c'est ce que

fait l'expiation, c'est ce que font nos peines, acceptées ou surajoutées de notre propre mouvement.

Dans la voie du conseil, par cela même qu'on est plus attentif à sa fin dernière, plus sourd ou plus indifférent au bruit du monde, le temps et tout ce qu'il porte avec lui perd beaucoup de son importance. Sa course, comparée à l'immobile éternité, devient si précipitée, que nos plus lourds fardeaux ne semblent que passer devant nos yeux.

La voie du conseil fait entrer si avant dans la nécessité de souffrir, elle voit l'action de la souffrance si productive, si libératrice, qu'elle se réconcilie avec elle, et qu'il résulte de cette pieuse compréhension le sentiment d'un bonheur ininterrompu.

La voie du conseil est la voie de la justice, d'une plus haute et plus parfaite justice, qui, loyalement appliquée à nous-mêmes, nous fait comprendre la justice de Dieu.

Si la voie du conseil nous tient plus émus des jugements divins, elle nous tient aussi plus près de Dieu; au milieu des travaux

les plus pénibles, on sent sa consolation, sa touche, et l'on porte de meilleur cœur ses blessures et ses chaînes.

La voie du conseil n'a au fond d'autre mission que de nous montrer les choses, les personnes et nous-mêmes plus à découvert et sous leur plus vrai jour. A cette clarté, le mal dont on ne fait que souffrir s'adoucit prodigieusement, et le bonheur qui en sera la récompense se montre comme le seul qu'on puisse ambitionner.

. . . .

Le conseil n'a point d'esprit d'intrusion. Il est prudent, parce que l'imprudence tient à la vanité toujours légère et présomptueuse; le conseil ne prend l'initiative sur rien, mais aussi il ne recule devant rien.

Dans les circonstances mêmes où les intérêts de Dieu se trouvent engagés, si nous sommes appelés à nous en mêler, nous devons le faire avec calme, avec le sentiment de notre pauvreté et de notre infirmité, dans une modestie profonde et dans une désappropriation parfaite.

Le conseil fait tendre à l'obscurité, à l'ou-

bli, au silence; il nous apprend à être devant Dieu et à expier d'avoir tant songé à paraître devant les hommes. Son dernier secret est, selon les paroles de l'Apôtre, de nous faire vivre comme ne vivant pas; sa dernière récompense, de ne nous faire mourir que pour atteindre la véritable et unique vie.

Le conseil nous place finalement dans une sorte d'impassibilité volontaire, forte, énergique, qui ne détruit rien et domine tout. Il nous rend semblables à ces représentations de saint Sébastien transpercé de flèches, dont le visage calme s'anime de la seule impression intérieure que l'art s'efforce d'exprimer sans pouvoir aller au delà. Des liens rendaient le martyr immobile à son poste; au même supplice, le devoir peut garder volontairement le chrétien.

Elle est passée l'époque des bonnes résolutions, des saints désirs; après l'espérance doit venir la réalité. Sans le savoir, c'est le point vers lequel, à travers toute notre vie, nous avons toujours tendu. Celui qui monte la route rocailleuse de la montagne n'a vu

que son sommet; arrivé au plateau, l'horizon s'ouvre, des lignes incommensurables apparaissent, et au delà l'espace infini.

LE CHRISTIANISME ET LE PROGRÈS

. . . .

On a quelquefois disputé sur la prééminence littéraire des anciens et des modernes. A en croire Fontenelle, par exemple, dans sa polémique célèbre avec son antagoniste Lamotte, il suffit de la chronologie pour marquer les rangs dans la marche de l'esprit humain, il suffit de connaître le chiffre de deux siècles pour savoir d'avance lequel des deux prime l'autre. Sans doute, le niveau général des sciences ou des connaissances humaines s'élève, comme le sol de nos cités, par la seule action du temps; mais l'homme de talent de nos jours a-t-il plus de talent que l'homme de talent d'il y a deux mille ans? Dans nos académies de

Paris, de Londres, de Berlin, comptons-nous beaucoup de savants qui dépassent les proportions de Pythagore, de Platon et d'Aristote? Y a-t-il beaucoup d'architectes qui fassent mieux que le Parthénon, beaucoup de sculpteurs de nos jours qui éclipsent Phidias ou Praxitèle?

Les grands hommes ne sont que le produit de l'absolutisme divin; sans la révélation, qui est venue nous ouvrir un ciel que nous ne savons, hélas! ni conquérir ni même désirer, qu'y aurait-il donc de changé par le seul fait des hommes dans la destinée humaine?

On oppose souvent au chrétien les progrès ou les bienfaits attribués à la réforme du XVIe siècle et à la philosophie du XVIIIe. Voici, selon moi, ce que les chrétiens doivent avoir le courage de s'avouer à eux-mêmes et de répondre :

Oui, dans la longue suite des temps, il y a peu de châtiments infligés aux chrétiens plus sévères, plus humiliants que l'ensemble des événements accomplis sous le nom de réforme, et qui tous prirent pour

point de départ la haine ou le mépris des catholiques.

Une seconde épreuve a porté un caractère moins rigoureux, quoique non moins accusateur, c'est la philosophie du XVIII^e siècle, période durant laquelle on a laissé les ennemis du christianisme tirer le corollaire des vérités sociales renfermées en puissance, comme les vérités de tout ordre, dans le sein de l'Église. Les théories humanitaires du siècle dernier n'ont fait jaillir qu'une portion de ce qui était latent dans le christianisme; les philosophes n'ont qu'essayé d'étendre à la société ce qui jusque-là avait été appliqué surtout à l'individu. Ils ont tenté d'agrandir le cercle et d'élargir le précepte; mais ils n'ont jamais promulgué en fait de vérités que des idées puisées à la source du christianisme et empreintes de son esprit. Comment la société chrétienne s'est-elle laissé devancer ainsi par ceux qui en même temps enfonçaient le poignard dans le sein qui les avait nourris? Ne dirait-on pas des fils insouciants et ingrats qui laissent piller l'héritage de leur père

par ceux-là mêmes qui l'outragent? Soy
généreux, indulgents envers nos ennem
mais aux frères que nous respectons et c
rissons, nous leur devons d'être sévèr
Les fautes des catholiques ne nous touche
elles pas bien plus que les injustices h
neuses de leurs adversaires? Pour comb
donc faut-il compter dans la réforme
dans la philosophie encyclopédiste les ab
le relâchement, qui nous y ont conduit?

Ce que les philosophes, à leur tour, ne p
vent nier, c'est l'identité de leurs maxin
avec l'esprit du christianisme. Ce qu'ils p
naient ou donnaient pour des vues ori
nales, n'était le plus souvent que des déd
tions tirées des principes déposés dans le
cœurs par leur éducation première. Ce qu'
venaient annoncer se rapprochait de ce q
le christianisme a toujours eu pour missi
d'introduire dans le monde, comme ces b
lets dont on constate l'origine et le larc
en les confrontant avec la souche dont
ont été découpés.

Que le XVIII^e siècle fût épris d'un amo
sincère de l'humanité, soit; mais enfin qu'

t-il dit, qu'a-t-il fait, ou plutôt qu'a-t-il voulu faire que le christianisme n'ait de tout temps porté en lui-même? But et tendances, le christianisme les revendique; seulement il aurait manifesté un autre esprit et employé d'autres moyens.

Toujours, en effet, en dépit de ceux qui ne craignent pas de mettre la sainte majesté de l'Évangile au service des prétentions les plus mesquines, la mission du christianisme a été d'agir sur les sociétés, tout en se tenant en dehors de certaines luttes temporelles, et en se gardant d'imposer aucun régime politique proprement dit. Sans être infidèle à cette parole de son divin fondateur : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » sans donner pour objet immédiat à son enseignement la modification des États, des institutions ou des lois, tout en exerçant son empire dans une sphère plus haute que la place publique ou le sénat, le christianisme a transformé le monde en transformant la conscience. C'est dans le cœur de l'homme, dans ses replis les plus cachés qu'il pénètre; il ne s'applique qu'à sauver les âmes; mais,

par un admirable enchaînement, par une voie indirecte quoique infaillible, ce qu'il opère dans l'individu réagit sur la société tout entière.

. . . .

Les infractions à la loi divine ne constituent pas seulement le vice et le malheur de l'individu, elles sont aussi vice et malheur pour les nations. En dehors du christianisme, il n'y aura jamais de prospérité ni de liberté durables. L'histoire, enregistrant dans ses annales la longue déception des peuples et des rois, démontre jusqu'à l'évidence que si les nations et leurs chefs avaient toujours été dociles aux enseignements du christianisme, l'état politique du monde serait bien différent de ce qu'il est aujourd'hui.

Le christianisme ne s'occupe ni des branches de l'arbre pour leur imprimer une inflexion, ni de son feuillage, pas même de son tronc; mais il veille à sa séve, dont tout le reste émane, et branches, tronc, feuillage, profitent de ses soins.

. . . .

Au fond, la civilisation n'a vécu et ne vit que du christianisme; elle le suit de loin, un jour peut-être elle se moulera sur lui; mais ce jour, la faiblesse pauvre et obscure ne peut le hâter autrement que par l'espoir sacré qu'elle en conserve et par des actes répétés en conformité avec le génie chrétien. Souvent les notions élémentaires de la foi ont suffi pour élever l'homme à la plus haute dignité morale, et ce que la foi peut en ce genre, seule elle le peut. Tout ce qui paraît au dehors a commencé au fond de nous-mêmes, et rien ne peut changer virtuellement dans les institutions humaines, si nos cœurs n'ont pas changé.

. . . .

PENSÉES

Quand de nouveaux chagrins nous ont fait faire quelques pas dans la bonne voie, il n'est pas permis de se plaindre. C'est avoir placé à fonds perdus, mais la rente reste.

—

Des deux fils du second Paul-Émile, le premier mourut trois jours avant le triomphe de son père, et l'autre, trois jours après. C'est toute la destinée de l'homme, qui meurt avant d'être heureux, ou qui n'a que quelques jours pour l'être.

—

Qu'est-ce que se résigner? C'est mettre Dieu entre la douleur et soi.

—

Ceux qui ont fait servir à leur retour à

la vertu les forces mêmes excitées par les passions, rappellent ces peuples, dans le voisinage du Vésuve, dont les habitations sont construites avec cette même lave qui devait les détruire.

—

On peut dire de beaucoup de chrétiens dont les actions ne répondent pas au langage : « Pour la voix, c'est bien celle de Jacob, mais ce sont les mains d'Ésaü. »

—

« Ne le plaignez pas, il est coupable. » Dure et révoltante parole! Il est coupable, et c'est là à quoi s'attache ma plus vive, ma plus tendre compassion. L'innocent opprimé par le sort ou par les hommes a deux asiles qui ne peuvent lui manquer : Dieu et sa conscience. Le coupable n'ose lever les yeux vers Dieu, qu'il a offensé; il n'ose descendre en lui-même, où le remords se reproduit sous toutes les formes. Son seul et dernier asile, c'est notre pitié. Ah! que notre estime, notre admiration soient pour la vertu persécutée ou même triomphante, mais que *nos larmes* tombent sur les plaies de la

conscience comme l'huile du Samaritain.

—

S'il était permis d'oublier ce que l'on doit à la supériorité du rang, ce serait lorsque ceux qui jouissent du privilége s'en souviennent.

—

L'injustice des hommes sert la justice de Dieu et souvent sa miséricorde.

—

Avant Socrate, on disait : « Faisons du bien à qui nous aime et du mal à qui nous hait. » Socrate a changé ce précepte, et a dit : « Faisons du bien à nos amis, et ne faisons point de mal à nos ennemis. » Jésus-Christ seul a dit : « Faisons du bien à ceux qui nous font du mal. »

—

Ne désirons d'esprit que ce qu'il en faut pour être parfaitement bon, et c'est en désirer beaucoup, car la bonté se compose avant tout de l'intelligence de tous les besoins *hors de nous*, et de tous les moyens

d'y pourvoir qui sont en nous-même.

—

Il y a des esprits faits comme les yeux de certains insectes qui distinguent admirablement les linéaments les plus délicats, les nervures les plus fines de la feuille qui les porte, sans pouvoir embrasser l'ensemble de la plante ou de l'arbrisseau. Quand l'erreur est entrée dans ces esprits-là, elle y demeure invincible, parce qu'aucune vue générale ne les aide à s'affranchir de l'impression immédiate et fortuite.

—

C'est surtout dans les combats que les passions nous livrent qu'il est juste de dire : *Vœ victis!*

—

Résistons sans crainte à l'opinion du monde, pourvu toutefois que notre respect pour nous-même croisse en proportion de notre indifférence pour elle.

—

Malheur à celui qui, dans le calme de son cœur, peut désirer mourir tant qu'il *lui reste* un sacrifice à faire, un bonheur à

soigner, des besoins à prévenir, des larmes à essuyer !

—

Si l'on mettait toujours à comprendre le temps que l'on met à paraître avoir compris, et à écouter le temps où l'on ne songe qu'à répondre, tout le monde n'y trouverait-il pas son compte ?

—

Notre vanité est sans cesse l'ennemie de notre amour-propre.

—

La Providence a voulu que toutes les vertus naquissent de nos véritables besoins, et tous les vices de nos besoins factices.

—

Voulez-vous pousser le méchant aux derniers excès, décourager le faible, envenimer le cœur aigri ? revêtez la sévère vérité de paroles dures et hautaines, et soyez certain que les mauvaises passions qui provoquent votre zèle vont redoubler de violence. O vous dont le cœur est selon Dieu, oubliez, s'il le faut, oubliez un instant votre haine *contre le vice* pour lui arracher des vic-

times! Animés par ce saint et consolant espoir que le fer salutaire dont vous armez votre main pénètre dans la blessure mais sans la déchirer, relevez après avoir terrassé, attachez votre pitié à chaque faute, un rayon d'espérance à chaque épreuve. Que l'infortuné, en vous quittant, loin de s'écrier : « Tout est perdu! » terribles paroles qui à elles seules font l'enfer, bénisse en vous le consolateur, et sente que tout peut encore être réparé.

—

La vie n'est-elle pas utile, si elle est heureuse? dit l'égoïste. N'est-elle pas assez heureuse, si elle est utile? dit l'homme de bien.

—

Chimère pour chimère, comment la perfection n'est-elle pas celle de tous les hommes?

—

Les chaînes qui nous serrent de plus près sont celles qui nous pèsent le moins.

—

Il y a des gens qui trahissent un peu

leurs amis rien que pour montrer qu'ils leur sont fidèles.

—

L'indulgence est belle dans celui qui n'a point failli ; la tolérance, adorable dans un cœur croyant et pieux ! La modestie sied surtout à la supériorité ; l'affabilité, à la grandeur ; la modération et la simplicité, à la richesse, et le détachement d'eux-mêmes à ceux que jamais les autres n'oublient.

—

Il est utile, dans l'intérêt de notre perfectionnement, de ne jamais rejeter sur des causes extérieures nos fautes et nos déviations, pas même celles qu'on appelle fortuites. Nos fautes sont nos vrais malheurs, mais leur souvenir est un héritage précieux ; elles seules peut-être font sérieusement réfléchir. N'en répudions pas la moralité pour nous alléger de leur poids incommode ; cherchons, au contraire, à remonter toujours en nous-même de l'effet à la cause, rejetons le fortuit, nions l'involontaire, n'accusons jamais que nous. frappons sur les doutes de *la conscience,* sur les mouvements d'origine

obscure ou suspecte, sur les remords sans nom; frappons toujours, et tenons-nous tranquilles : Dieu saura bien reconnaître les siens !

—

Allons toujours au delà des devoirs tracés, et restons toujours en deçà des plaisirs permis.

—

La méfiance a bien aussi ses dupes.

—

C'est prodigieux tout ce que ne peuvent pas ceux qui peuvent tout !

—

Toute chaîne fatigue, et si on la secoue elle déchire. Dieu, sans doute, a permis cela afin qu'un seul fardeau fût léger, qu'un seul joug fût doux.

—

Ne nous lassons pas de jeter sur notre route des semences de bienveillance et de sympathie. Sans doute il en périra beaucoup, mais s'il en est une seule qui lève,

elle embaumera notre route et réjouira nos yeux.

—

La force seule connaît le combat; la faiblesse est au-dessous de la défaite même : elle est née vaincue.

—

C'est par pitié pour les riches qu'il y a des pauvres. L'aumône n'est que la vie matérielle des uns; elle est la vie ou du moins une partie de la vie spirituelle des autres. Si les riches ne pouvaient donner, ils pourraient encore être charitables, le cœur a mille façons de l'être; mais la portion de richesses qu'ils gardent ne serait plus purifiée, ennoblie, sanctifiée par celle qu'ils s'ôtent.

—

La vie n'a pas assez de biens pour nous dédommager de l'oubli d'un seul devoir.

—

La bonté nous fait apprendre et nous fait oublier bien des choses.

—

L'orgueil sèche les larmes de la colère et

du dépit; l'humilité, celles de la douleur. L'un s'indigne que nous puissions souffrir, l'autre nous rappelle, pour nous apaiser, que cela seul nous est dû.

—

Le silence est comme la nuit qui descend : les objets s'y perdent insensiblement.

—

La servilité va presque toujours au delà de l'abus du commandement.

—

On peut être revenu de tout, et n'être blasé sur rien.

—

On n'est riche que de ce que l'on donne, et pauvre seulement de ce qu'on refuse.

—

Souvent on n'est prophète pour les autres que parce qu'on est historien pour soi-même.

—

Il y a dans l'exemple une puissance qui surpasse toutes les autres; sans y songer, on redresse les autres en marchant droit.

—

Ma seule force contre l'horreur naturelle qu'inspire la mort, c'est d'aimer au delà.

—

« Quoi ! me disait quelqu'un pendant une de mes violentes crises névralgiques, vous aimez Dieu, qui vous éprouve tant? — Ah ! Madame, cela s'est vu quelquefois, j'aime celui qui me fait souffrir. »

—

Ce que j'estime immédiatement après l'éternité, c'est le temps.

—

Le Dieu des chrétiens est le Dieu des métamorphoses. Vous jetez dans son sein la douleur, vous en retirez la paix; vous y jetez le désespoir, c'est l'espérance qui surnage; c'est un pécheur qu'il a touché, et c'est un saint qui lui rend grâces.

—

Le chrétien est quelquefois faible, mais quand on n'est pas chrétien, cherche-t-on seulement à devenir fort?

—

Le miracle est médical, et jamais chirur-

gieal, invisible dans son action et si
ment connu par le résultat. Vous v
vous saisissez, mais vous ne trouve
cette évidence grossière qui rend le mo
doute impossible. Tout dans la religio
sur le même plan : la lumière est touj
mêlée d'obscurités, et pourquoi? Pour
la foi soit une vertu.

—

Si l'on y regarde bien, sur cette terre
Dieu semble si parfaitement oublié, c'e
encore pour lui après tout qu'il y a le plu
de fidélité et le plus d'amour.

—

« Qui gardera les gardes? » dit un vers latin : *Quis custodiet ipsos custodes?* Je réponds : « L'ennemi! C'est l'ennemi qui fait tenir debout la sentinelle. »

—

En tout ce qui n'a pas le mal pour principe Dieu n'exclut rien, ne sacrifie rien : pas la plus petite vertu à la plus haute, pas la plus petite vérité à la plus grande.

—

Quand deux vérités en présence paraissen

opposées, il ne faut toucher ni à l'une ni à l'autre; il faut se dire qu'il y en a une troisième restée dans le secret de Dieu et qui se révèlera pour les concilier.

—

C'est la puissance même de l'intelligence humaine qui lui révèle ses limites.

—

Il y a dans l'impétuosité de la passion quelque chose qui exclut l'idée de la corruption morale. Les eaux du torrent sont troubles, écumeuses; elles remuent la vase jusqu'au fond, et néanmoins l'immobilité seule fait les eaux croupissantes et produit cette décomposition lente et générale qui altère l'essence même de l'élément.

—

Toutes les qualités supérieures s'ignorent elles-mêmes. Qui est-ce qui s'est jamais cru humble sans être par là même orgueilleux? La générosité ne croit-elle pas devoir tout ce qu'elle donne? Quand l'innocence a-t-elle su qu'elle était chaste?

—

Je conçois le mépris qui s'attache aux

actions, je n'admets pas le mépris pour les hommes et je n'en vois pas trace dans l'Écriture sainte. Qu'est-ce, en effet, qu'un homme qu'on méprise aujourd'hui? C'est celui qu'il faudra peut-être admirer demain. Il y a dans les ressources infinies que Dieu a mises au fond de l'âme humaine une puissance de réaction, de réparation, de réhabilitation, qui dépasse toutes les limites du mal. Avec la grâce de Dieu, la créature la plus abjecte peut monter au rang des forces célestes. Le mépris n'est fait que pour ce qui ne peut changer, pour le néant des plaisirs ardemment poursuivis, pour ces honneurs et pour ces biens que sont si loin de dédaigner les sages de la terre.

—

En fait d'économies je n'aime que les privations.

—

Lorsqu'on s'est révolté contre l'Évangile, on s'est donné à un maître qui est soi-même, maître qui rend possibles tous les autres en descendant toujours.

—

Il n'y a d'insupportable dans les défauts des autres que ceux que nous rencontrons en nous-mêmes.

—

C'est en entrant dans la pensée des autres qu'on les réconcilie avec la sienne.

—

Les besoins véritables sont définis comme condition et comme durée. Les besoins factices n'ont pas de loi intérieure et prennent le large sans mesure et sans règle. « A présent que je n'ai plus faim, disait Mme de Sévigné, je mangerai tant que vous voudrez. »

—

Le bien est lent, il monte. Le mal est rapide, il descend : comment s'étonner qu'il fasse beaucoup de chemin en peu de temps?

—

On ne peut pas être très-sincère quand on est très-mobile, la vérité du jour devenant mensonge le lendemain; ce n'est du moins que de la sincérité à la minute.

—

Les situations où le succès est indispensable sont mauvaises, et bonnes seulement

celles où la conscience tranquille peut après tout s'en passer.

—

Si vous dites la vérité dans sa juste mesure, en dégageant sa substance de tout alliage de passion humaine, vous n'êtes pas coupable des révoltes indignées qu'elle peut rencontrer ; mais si vous l'avez outrée, si vous la faites sortir de sa sainte impassibilité, si vous ne la maintenez pas dans ses termes les plus sincères, vous êtes responsable de la révolte dont elle est l'objet et des conséquences qui peuvent en être la suite.

—

Quand on sert les idées au lieu de servir les hommes, on n'a pas de déceptions : les idées triomphent ou ne triomphent pas, mais elles ne cessent pas d'être elles-mêmes.

—

La seule bonne manière d'agir dans le monde est d'être avec lui sans être à lui.

—

Dans l'opinion du monde, le mariage, comme la comédie, finit tout. C'est précisément le contraire qui est vrai : il commence

tout. On dit aussi de la mort : C'est la fin de toutes choses. — Oui, comme le mariage.

—

C'est dans l'unité apparente d'une même passion que se constate la divergence des individualités. L'orgueil conduit l'un à ce qui semblerait à l'autre le comble de l'humiliation.

—

Le grand danger des gens d'esprit, c'est qu'ils ne sont pas beaucoup mieux assurés que d'autres contre l'erreur, et qu'ils ont eux-mêmes beaucoup plus de ressources pour la rendre nuisible.

—

Ce qui a manqué à beaucoup de gens, c'est un interlocuteur. Ils ont écouté, puis ils ont parlé; ils n'ont pu ni causer ni répondre.

—

Il y a bien des amitiés qui s'entretiennent du reflet d'une seule : aimer profondément sur un point fait aimer davantage sur tous les autres.

L'idéal de l'amitié, c'est de se sentir un et de rester deux.

—

Qu'est-ce qu'il faut pour être indulgent? Beaucoup de bon sens et une goutte de pitié dans le cœur.

—

C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par le cœur qu'on ne s'ennuie pas.

—

Le cœur a toujours le droit de grâce.

—

La jeunesse devrait être une caisse d'épargne.

—

Les années ne font pas des sages, elles ne font que des vieillards.

—

Le plus clair bénéfice de la retraite, c'est d'en sortir toujours plus content de Dieu et plus mécontent de soi.

—

J'aime le drapeau, et non pas la livrée.

—

Quand quelqu'un vous dit qu'il n'appar-

tient à aucun parti, commencez par être sûr qu'il n'est pas du vôtre.

—

Il y a deux routes pour atteindre un but important : la force et la persévérance. La force ne tombe guère en partage qu'à quelques privilégiés ; mais la persévérance austère, continue, peut être mise en œuvre par le plus petit : avec le temps sa puissance silencieuse grandit irrésistiblement.

—

L'Évangile, c'est le plein midi, c'est le soleil de la vérité à son méridien.

—

L'erreur dans les intelligences n'est souvent qu'une ombre portée par les dispositions du cœur.

—

Le progrès indéfini ! flagrante illusion dont le seul mérite est de protéger le progrès continu.

—

Il en est de la vérité sociale comme de la vérité *religieuse* ; ce sont les passions et non

les intelligences qui ne peuvent s'y
moder.

—

Je n'ai compris la nature que par
naturel que par le surnaturel.

—

Jamais l'état de notre âme ne s
plus sûrement à nous que par la n
ses besoins et de ses aspirations.

—

Dans ce siècle où l'on ne parle
tolérance, on ne l'accorde cepend
entière qu'à l'impiété.

—

Il faut combattre pour l'éternité
armes du temps.

—

Il n'y a rien de si simple, de si u
que de se tromper. C'est pourquo
établi une autorité dans son Église,
l'erreur de l'individu ne nuisît n
même ni aux masses.

—

Nos idées sont comme les vignes,

bles lianes qui demandent un appui pour se charger de fleurs et de fruits.

—

Le christianisme, quelque élevé qu'il soit, est toujours à hauteur d'appui.

—

Dans la veille comme dans le sommeil, c'est notre disposition qui fait nos rêves.

—

L'hypocrisie vis-à-vis de soi-même est le pire des vices, parce qu'il ne laisse pas prévoir le repentir.

—

L'espérance, surtout au milieu de ces temps d'abattement et de trouble, l'espérance appartient aux chrétiens; elle fut toujours pour eux la moitié de la victoire.

—

La passion qui s'attache à un seul objet a du moins le mérite dans son opiniâtreté de ne pouvoir le remplacer. Elle laisse après lui un vide, et, quand ce vide ne devient pas un abîme, la place est toute préparée pour Dieu.

—

L'orgueil et la lâcheté délibèrent là où l'humble candeur et l'honneur obéissent.

—

Le bonheur de l'âme consiste dans l'unité de son amour ; son malheur, dans la multiplicité de ses désirs.

—

J'ai compris de bonne heure que le travail est encore ce qui use le moins la vie.

—

Il est évident que nous sommes uniquement faits pour ce que nous ne possédons pas encore.

—

Dieu nous avait donné de quoi vivre par l'âme et par le cœur jusqu'à la vieillesse la plus avancée : la provision est calculée pour aller jusqu'au bout ; mais nous gaspillons, nous vidons le flacon avant le temps.

—

Plus on est fort, plus on sent le besoin d'un appui. Ce qui est fragile et léger pourrait plus facilement s'en passer : une paille, une plume, flottent et se soutiennent quelque temps dans l'espace, tandis que l'or se pré-

ite en raison de son poids, qui augmente
:c sa pureté.

—

.es hommes n'ont dans l'esprit que ce
'ils ont dans le cœur.

—

)ui, le bonheur est chrétien, le plaisir ne
:t pas. L'effet du bonheur est de nous dé-
her de nous-même, l'effet du plaisir est
nous y ramener sans cesse en faisant de
re personnalité le centre de toutes choses.

———

LETTRES

A MADEMOISELLE DE VIRIEU.

11 juin 1841.

Ah! chère amie, pourquoi n'oserais-je pas vous le dire quand je le puis avec tant de vérité? vous me faites envie. Vous qui avez tant aimé sur la terre et qui avez été parfaitement aimée, pour souffrir beaucoup il vous fallait survivre! Que nous faut-il faire, chère amie, si ce n'est de nous jeter les yeux fermés dans le sein de Dieu, de consentir sincèrement à tous ses décrets, de tâcher de nous les rendre intelligibles par cette compréhension qui me semble être la chose du monde la mieux faite pour accom-

pagner ce qu'on appelle les obscurités de la foi? Les desseins de Dieu sur le salut de sa pauvre créature me paraissent le seul but qui explique ce monde. Si nous voulons y correspondre, pas une minute n'est perdue; tout le hâte, jusqu'à nos tentations et nos fautes. Chère amie, que ne puis-je vous donner quelque chose du sentiment que j'ai du néant de cette pauvre vie et de tout ce qu'elle contient! Néant, du moment qu'on la prend pour terme, et déjà l'immortalité, quand on la prend comme moyen.

Vendredi 1847.

Ce qui me plaît dans les vicissitudes de ce monde, c'est l'occasion pour ceux qui veulent faire le bien de déployer et d'appliquer leur conscience et leurs bons sentiments. Moins il y a de repos, plus il y a lieu à l'activité morale, à l'exercice de la volonté, à la puissance du sacrifice. Que serions-nous, grand Dieu, si nous marchions toujours de plain-pied! Il y a telle circonstance qui, nous incitant à l'effort sur nous-même, décide de notre vie.

Paris 1850.

Les volontés *à priori* de fixer une date au mariage d'un jeune homme sont de celles que j'ai vues le plus déjouées. On arrive aisément à détourner du mariage l'esprit d'un homme de vingt-cinq ans, mais est-on certain de l'y ramener toujours à trente? La liberté devient plus chère à mesure qu'on en use; les habitudes s'engagent souvent; l'appréciation des vrais biens, plus facile à la générosité d'un jeune cœur, perd plus tard de sa rectitude. C'est la vanité et tout ce qui peut la satisfaire qui l'emporte, et quelquefois aussi, sans qu'il y ait véritable égarement, le cœur est dupe de l'imagination, et, s'il est délicat, par cela seul qu'il est moins libre, il ne se croit plus le droit de sacrifier à son propre bonheur.

10 juin 1851.

Qu'elle est belle la douleur franche, tranquille, vraiment une! Quelle ignorance dans ceux qui l'éprouvent et qui croiraient que tous les chagrins sont ainsi faits! Après le bonheur de ce monde, auquel


leur en révèle bien toute la dignité.

A LA COMTESSE DE CHELAINCOUR

25 juin 183

Vous voilà donc contente, ma bien
Cela prouve votre bon esprit et
votre bonheur; tout est assez bien
double point de départ. A mesure qu
vous accoutumerez à être contente,
serez davantage. Votre liberté d'espri
gnera toujours, et vous l'appliquere
plus de facilité encore aux seules
utiles. C'est pour atteindre ce but-
Dieu garde dans le monde des ge
n'en sont pour ainsi dire pas ou

que vous avez de vous sentir indissolublement unie à Dieu! Votre fidélité fait justice maintenant de tous les prétextes, de toutes les pitoyables raisons dont la raison humaine couvre maladroitement les résistances du cœur. Une fois dévoilées, ces résistances ne peuvent plus nous rendre dupes, et, dans nos mauvais moments, s'ils reviennent jamais, nous pourrons savoir quel est le chemin qu'il faut prendre pour retrouver la sérénité. Alors, au lieu de rencontrer dans notre âme la mobilité, le dépit, l'amertume, autrefois ses seuls hôtes, nous découvrons à la place ce je ne sais quoi de doux et de tendre, qui, se mêlant à la soumission, nous laisse une impression délicieuse. Puis, à mesure que la lumière se fait ainsi au dedans de nous, c'est au dehors tout un paysage qui s'éclaire et s'embellit : les sombres présages s'évanouissent; on se sent plus porté à se laisser aller au courant des événements sans vouloir les forcer; on fait volontiers le sacrifice de ses jugements et de ses goûts, surtout quand on sait que la volonté de Dieu entre jusque dans les innom-

brables détails des situations où il nous met. Plus j'avance en âge, plus il me paraît démontré que la bonne lutte n'est guère qu'avec soi-même, et que là seulement il nous importe vraiment d'être victorieux.

A LA COMTESSE DE GERMINY.

6 mars 1838.

Votre lettre m'a fait l'effet d'un de ces bons entretiens où je commençais par vous entendre, et où n'a manqué de ma part ni vive participation ni volonté dévouée. Cette absence momentanée de contacts pieux est, je l'avoue, ce que pour ma part aussi j'appelle la solitude, et elle me paraît la seule qui soit difficile à supporter. Mais n'allez pas croire que Dieu ne puisse suppléer à cet isolement. Ma bien chère, sans cesse sa merveilleuse baguette fait jaillir l'eau de l'aride rocher, ou fait rencontrer le désert au milieu de l'abondance des richesses. On est seul toutes les fois que personne ne vous entend, que la confiance se refoule, que les esprits, identiques dans le

but qu'ils se proposent, ne marchent pourtant ni d'un même pas, ni précisément dans la même voie. Notre penchant naturel nous met toujours à la recherche de secours humains. Nous voudrions toujours un bras ou une épaule; mais libre à nous de marcher, de courir et même de rester assis. La seule attitude qui nous reste habituellement interdite, c'est de demeurer constamment appuyés, et cet empereur romain qui voulait mourir debout ne se doutait guère que c'est bien souvent ce que Dieu exige du chrétien.

A MADAME DE B***

3 juillet 1836.

Quand vous serez un peu plus engagée dans la voie où je suis si heureuse de vous voir marcher, vous verrez que les mouvements qui vous atteignent péniblement sont pour ainsi dire extérieurs, qu'il faut les laisser passer comme les nuages sur nos têtes; que la confiance doit être patiente, et l'esprit assez sage pour concevoir que les consolations qui nous font entrevoir le ciel

ne sont, dans les commencements surtout, qu'un encouragement qui ne peut rien avoir de permanent. C'est le vent en poupe, mais il faut apprendre à ramer, et, si Dieu nous prévenait toujours de ses grâces sensibles, le progrès ne s'appuierait pas sur la volonté, qu'il s'agit d'exercer et de redresser en nous. A moins de voies extraordinaires, la marche de la grâce est lente et graduée, comme tout ce qui renferme en soi les conditions de la durée :

Le temps n'accepte pas ce qui s'est fait sans lui.

Le passage des ténèbres à la lumière a son crépuscule, son aurore. Quand le jour est levé, la lumière, plus vive, multiplie à nos pauvres yeux les taches et les écueils, et si la fidélité n'a pas cru en proportion, les difficultés restent à surmonter plus nombreuses et plus grandes.

Tout dans cette voie de régénération est toujours à faire, toujours à recommencer. Les saints ne sont devenus saints que parce qu'ils se convertissaient chaque *jour, et* que, dans leurs aspirations à

un état d'âme meilleur, ils comptaient pour rien les progrès qu'ils avaient faits.

22 juillet 1839.

A chaque jour suffit non pas-seulement son mal, mais son effort. Sans cesse il faut que le courage se retrempe, se renouvelle par la seule puissance en nous dont il nous soit demandé compte. Ce qui vous prend au dépourvu n'est qu'une épreuve. Encore une fois, des fluctuations, même d'involontaires et légères rechutes, n'ébranleraient pas en moi la confiance en votre fidélité. Vous ne pouvez plus être au monde, à ses passions, à ses erreurs, à son esprit, mille fois plus funeste que ses égarements mêmes :

On ne voit pas deux fois le rivage des morts.

Vous avez versé du côté de Dieu; vous êtes marquée de son sceau; il est rendu indélébile par la reconnaissance, de tous les sentiments le plus fait pour agir sur un caractère élevé et généreux.

11 octobre 1836.

Vous vous entrevoyez; maintenant il im-

porte peu que ce soit à la lueur de l'éclair, qui ne brille jamais qu'avec un peu d'orage. Un grand saint ne faisait que cette prière : « Que je vous connaisse, ô mon Dieu, et que je me connaisse. » Certes, cette prière pourrait bien suffire. Mais connaître et voir oblige. Veillons donc aux approches de ces mouvements trop naturels et presque trop vrais d'abord, dont l'impétuosité fait bientôt un mensonge en nous entraînant infiniment au delà des sentiments que nous éprouvons quand notre âme est apaisée. A la fin d'une discussion trop vive combien n'est-on pas différent du véritable soi-même, et ne dément-on pas bientôt ensuite au fond du cœur l'amertume ou l'exagération des paroles qui nous ont échappé ! Ce sont celles-là cependant qui restent gravées dans la mémoire des autres et qui font la matière des jugements qui nous défigurent à nos propres yeux et aux yeux de ceux qui nous approchent. En n'étant pas plus équitable, le monde use de son droit ; il applique la loi comme le magistrat, et, comme le juré, ne s'enquiert pas de la culpabilité. Juger

à la surface, c'est rester dans ses attributions; heureusement, nous relevons d'un autre maître, qui pour un peu d'ivraie ne détruit point une moisson, et qui pèse chaque détail de notre vie et même de nos fautes au poids de l'ensemble de nos intentions et de notre caractère.

29 avril 1837.

Vous me demandez ce que je faisais quand je rencontrais les oppositions qui vous peinent. J'obéissais, et puis j'étais heureuse d'obéir. Ce n'est pas le devoir qui me fait parler ainsi, c'est aussi ma nature. J'ai toujours eu plaisir à fléchir devant ce que je reconnaissais supérieur à moi, si bien que j'ai dit souvent, avec une sorte de vérité, que je détestais mes égaux.

27 juillet 1837.

Je crois comme vous que votre volonté trop peu exercée jusqu'ici ne manque nullement en elle-même de force véritable. Le tout est d'en user, de vouloir vouloir.

Le premier exercice de cette bonne volonté devrait être, ce me semble, de contenir la

rapidité des mouvements irréfléchis qui vous jettent d'un extrême à l'autre, et de rechercher cette égalité que Dieu met au fond des âmes où il domine. Non-seulement la vertu, mais aussi les affections gagnent à la possession de soi-même; on apprend à mieux aimer ceux qu'on doit aimer toujours d'une égale affection. Les mouvements impétueux produisent les alternatives, qui usent le sentiment. Quelle est la disposition qui suit immédiatement les explosions violentes, si ce n'est un immense besoin de repos qui nous fait fuir à tout prix une agitation douloureuse et tourmentante? Enfin, en domptant cette impétuosité, on n'agit pas seulement sur soi-même, mais aussi sur les autres, et on ouvre leur cœur aux sentiments qu'ils sont alors heureux d'éprouver.

28 août 1837.

Attachez-vous d'abord à bien faire ce que vous faites, et puis laissez venir. Tous les cercles s'étendent par une naturelle élasticité; le bien se multiplie par lui-même, il s'accélère par son propre mouvement, et

il n'y a qu'à s'abandonner au cours des flots que Dieu dirige, pour trouver sur son passage tout ce qui peut assouvir une dévorante activité. Mais encore une fois, avant tout, la douceur et l'humilité, et avec elles la paix ! Voilà le fond qu'il faut préparer à notre bon Maître, et, quand nous l'aurons possédé par sa grâce, il saura bien y faire fructifier des actions dignes de lui être offertes.

Vendredi 1838.

Nous prenons trop souvent le passager désir d'être fidèle pour la fidélité même, nos velléités pour de la volonté. Ces soudaines élévations vers Dieu, ces ineffables douceurs ne sont encore que la touche de la grâce qu'attend notre correspondance volontaire et consciencieuse pour éclairer et échauffer toujours davantage notre cœur.

30 octobre 1838.

Si l'on y regardait bien, toutes ou presque toutes nos fautes se résoudraient en ingratitude, ingratitude heureusement non consentie, arrachée à notre faiblesse, à notre inexpérience, à notre misère, et mille

fois désavouée par le fond de notre âme. S'il ne s'agissait que d'un seul acte de volonté pour assurer notre salut, notre finale et irrévocable union avec Dieu, combien au prix même de tous les sacrifices ne nous paraîtrait-il pas facile ! Mais ce n'est pas ainsi que l'économie de notre régénération a été arrêtée. Nous devons reconquérir la grâce de la même manière dont nous l'avons si souvent contristée et perdue. Nos fautes, nos déviations, nos oublis ont été innombrables : il faut que nos réparations, nos efforts de réhabilitation le soient également. Notre longue et ancienne indifférence doit être expiée par une lutte acharnée contre le mal et par une volonté qui renouvelle sans cesse sa force et son ardeur. N'espérons pas qu'il nous soit jamais permis de nous reposer; ne le désirons même pas, fût-ce dans une situation qui nous semblerait innocente.

5 novembre 1838.

Ce sont les convertis qui ne pensent plus qu'à se convertir. Chaque jour, dans notre appréciation du passé, dans nos espé-

rances pour l'avenir, est destiné à recommencer une nouvelle vie. Le chemin qu'on a fait ne sert plus que de point de depart à celui qu'on fera, et tout ce qu'on acquiert n'est bon qu'à faire acquérir davantage.

Paris, 1840.

Tenez-vous en garde, je vous en conjure, contre cette disposition où nous sommes tous, nous qui avons pourtant le désir d'être véritablement chrétiens, de parler alternativement deux langues : la langue de la foi et la langue du monde. M. de Maistre disait : « A Paris, passé huit heures du soir, il n'est plus permis d'être chrétien. » Mais c'est bien tout le long du jour que notre langage nous fait assez connaître pour des mondains. Ainsi, nous détruisons au lieu d'édifier, nous scandalisons les gens du monde, qui exigent volontiers que les chrétiens soient complets et tout d'une pièce ; nous nous scandalisons nous-mêmes, dans le sens littéral du mot. La légèreté de nos discours n'est pas seulement un symptôme, elle nous étourdit et nous dissipe : l'effet

devient cause. On s'engage, on s'avance par ses paroles, soit dans le bien, soit dans le mal. L'action de l'extérieur sur l'intérieur, du corps sur l'âme, est aussi incontestable que celle de l'âme sur le corps. Ce n'est pas pour paraître, mais pour être meilleurs que nous devons régler notre extérieur. L'effort pour rasséréner sa physionomie rappelle la sérénité dans l'âme; on se dispose à l'humeur en fronçant le sourcil; on se prépare à l'adoration en se prosternant..... Le contraire est une infidélité qui, pour être commune, n'en est pas moins grave. De l'abondance du cœur la bouche parle; si la langue du monde se trouve sur nos lèvres si facile et si riche, il est bien à craindre que l'abondance de notre cœur ne se verse pas du côté de Dieu.

A MADAME DE C***.

9 mai 1849.

D'après tout ce que vous me dites, ma bien chère, je vois que si vous avez un ennemi, c'est l'imagination. Que vous le

reconnaissiez ou non comme tel, il sera prudent de s'en défier. Vous déjoueriez bien encore ses prestiges attrayants, mais vous pourriez être prise aux chagrins qu'elle cause, et ce piége est dangereux. Il importe beaucoup plus qu'on ne le croit à notre avancement, à notre justice, à notre conscience, de ne point trop souffrir. Ce sont précisément ces souffrances, non pas de la création de Dieu mais de la nôtre, qui émoussent et finissent par éteindre les forces vives de notre âme. La raison s'entend avec les vraies blessures du cœur, mais elle se chamaille éternellement avec les papillons noirs de l'imagination, qui prétend tout refaire à son usage. Que d'absence d'intention le plus souvent dans ceux qui nous affligeaient, que d'incompréhensions forcées, inévitables, qui ne sont que le résultat des différences essentielles qui nous constituent! Nous sommes déçus sur un point de notre attente; mais, à notre tour, d'autres ne le seront-ils pas par nous dans quelque cas donné? L'imagination est moins à craindre en ce qui est positif et défini; car c'est sur-

tout dans le vide qu'elle se plaît à créer. Il y a pourtant toujours à se méfier d'elle. Un des moyens de s'en garer, que d'expérience j'ai reconnu le plus puissant, c'est, dans les perturbations intérieures, de se récuser soi-même. C'est un grand acte de sagesse de nommer par son nom la tempête que l'on subit, de plier ses voiles, et de se répéter, dans une sainte immobilité, qu'avec l'action de moins on peut, même au sein de l'obscurité et du trouble, s'épargner l'offense. Quant à cette imagination qui n'est que l'excès de la douleur, et qui vous fait me demander s'il n'est pas pour elle une miséricorde spéciale, je serais bien tentée de dire oui. Je sais que les saints ne connaissent pas ce genre de souffrance qui, à un certain degré, compromet notre empire sur nous-même; néanmoins il ne faut rien exagérer : un cœur transpercé d'amour divin, et que la révolte menace, est un de ces mystères qui échappent à l'œil humain. Et puis la peur même de cette révolte n'en donne-t-elle pas l'idée? Le cœur, qui est si près de la conscience, une fois ravagé, ne suffit-il pas à la

troubler? Seulement nous ne gagnerions rien à nous montrer indulgents pour ce que la miséricorde divine peut absoudre. Il nous est bien plutôt profitable de verser du côté de la sévérité en ce qui nous regarde. Si nous nous trompions à notre détriment, Dieu le démêlerait si bien ! Mais, ma très-chère, tout n'est pas inaction résignée et confiance passive dans ce que Dieu attend de nous.

Comme nos devoirs sont de nature différente, nos efforts doivent être également divers, et il importe beaucoup de ne pas confondre. Autant la soumission est belle, autant il est licite et même commandé de défendre pied à pied le terrain de l'ordre et du vrai, et la douceur qui dicterait des concessions funestes serait une trahison. Hélas ! les dégoûts avancent bien plus les affaires de ce monde que les chagrins, et comme la vie humaine est quelque chose que nous recommençons toujours, le mécompte est un bon moment pour la reprendre en sous-œuvre. Dans les voyages au long cours, on est contraint de subir toutes les variétés de

la température, et ce qu'il y a de pis, quand le ciel se rembrunit, c'est d'oublier le soleil, qui d'un sourire les mettra à néant. Même du naufrage il ne faut rien voir que les débris, et cela pour les faire servir à des constructions nouvelles.

Ne me dites donc plus, chère bonne amie, ce que vous me disiez dans votre dernière lettre. Je sais ce que peut être cette accumulation de peines, je sais ce que peut être chacune de nos facultés envahies l'une après l'autre par la souffrance ; mais, croyez-le, jusqu'au milieu de la tourmente, la mesure ne sera pas dépassée; elle s'arrêtera au degré où la confiance de Dieu en nous se met en proportion exacte avec notre courage. Vous savez le mot de M. de Maistre : « Les batailles perdues sont celles que l'on croit perdues. » Ne vous croyez donc pas vaincue, et vous l'emporterez toujours ; ne contestez pas à vos peines ce qu'elles ont de réel; osez les regarder en face, mais dégagez-les soigneusement de toute superfétation.

Adieu. Je vous recommande à ce beau soleil et surtout à beaucoup mieux que lui.

Paris, 1854.

Quelques années d'un régime sobre, fortifiant, presque dur, ont servi à condenser votre nature aimable et toute d'effusion. Vous avez pu, sous l'œil de Dieu, en appeler à toutes vos ressources, tracer votre ligne, prendre un bon pli. Vous savez aujourd'hui ce que vous voulez et ne voulez pas; difficilement vous seriez dupe de vous-même. Il ne s'agit plus que d'achever. Or, une fois que les bases sont bien assises, que la réflexion est suffisamment exercée, je ne sais rien de plus enseignant, de plus éclairant que le monde. Dans la retraite, on s'étudie, on se recueille, mais on n'expérimente jamais. Le monde est, pour constater l'état vrai des dispositions, ce qu'est la bataille pour le courage du soldat, l'examen pour l'écolier. C'est une vraie pierre de touche des progrès qu'on croit avoir faits. L'inattendu nous y saisit par tant de bouts qu'il se fait l'agent d'une foule de découvertes sur nous-même. Et tout n'est pas négatif dans les services qu'il rend: la mesure, le discernement, l'art de faire accepter la vérité, ne

s'apprennent que là. Il est évident que je ne parle ici que d'un certain monde où l'observation n'est pas stérile, où le contact des intelligences stimule utilement leur activité. Il est plus évident encore que les moyens qui nous viennent en aide s'élèvent avec l'essor qu'on prend, et qu'en montant toujours, on finit par laisser loin derrière soi les secours qu'offre le monde tout à côté de ses dangers.

7 août 1856.

Il y a bien des choses, chère amie, qui seraient simples si elles n'étaient impossibles. Ce qui défend souvent contre elles celui qui en est capable, c'est la difficulté de rester à leur niveau, c'est la pointe de l'aiguille ou la chanterelle. Il faut descendre, et c'est désagréable pour celui qui oserait être aussi bon, aussi noble que son propre cœur. Voilà pourquoi souvent la mobilité des impressions, les inégalités d'humeur, les inconsistances moins de fond que de surface, ne sont point étrangères aux meilleures natures; on est adorable dans cer-

tains moments, mais dans d'autres? et comment celui qui donne beaucoup ne deviendrait-il pas un peu susceptible, quand après un acte exceptionnel il se retrouve plus tard en contact avec la banalité des procédés? Voilà ce qui fait peur, et très-justement ce qui fait qu'on se refoule sur soi-même et qu'on dépasse si rarement les plus communes limites.

Dans votre disposition actuelle, ma très-chère, dans cet état passif, où, sans pouvoir rien produire, on n'est pas tout à fait incapable de concentrer son attention, un livre qui attache fortement est quelquefois un bon remède. De là à la réflexion il n'y a souvent qu'un pas, et de la réflexion qu'un autre pas à la délivrance, comme de la nuit au crépuscule, du crépuscule à l'aube, et enfin de l'aube au jour. Pauvres gens que nous sommes! toujours et partout la limite, si ce n'est pas le néant de nos forces.

A MADAME DE D***

8 mai 1841.

Soyez certaine, chère amie, que soit l'anglais ou l'algèbre que vous appreniez, l'intérêt des choses ne s'obtient que par la volonté. Tant que vous ne poursuivrez avec distraction que des notions superficielles, vous n'arriverez jamais au goût et à l'attrait. Les idées comme les sentiments ne viennent qu'à une certaine profondeur, et une loi du monde moral veut que ce soit par la peine qu'on s'est donnée que nous arrive la récompense.

Rien n'est moins une vocation que la mélancolie et qu'un vague dégoût du monde. Une vocation chasse avant tout le poids du vide, et sa plénitude envahissante absorbe tout ce qui n'est pas elle dans une seule et même volonté. Une vocation, c'est un but positif, c'est l'affirmation par excellence, qui repousse bien loin l'emploi des conditionnels. On a beau vouloir lutter contre elle, elle se développe dans un âge plus avancé avec un degré d'intensité bien

autrement considérable. C'est alors qu'on regrette de n'avoir pas poursuivi jusqu'au bout et qu'on se distrait difficilement de ce qu'on a perdu. Croyez-le, ma chère amie, quoi qu'on fasse, qu'il s'agisse de vertu ou de carrière, la patience, l'empire sur soi-même, qui n'est autre chose que l'empire de la raison sur des mouvements presque toujours aveugles, sont de nécessité absolue pour le succès. A considérer de près les succès du monde, on voit presque toujours que c'est la persévérance qui est au fond, que c'est la volonté persistante qui arrive, parce qu'elle marche toujours vers le même but, et que les vicissitudes mêmes du monde finissent par être favorables à celui qui ne change ni de voie ni de pensée.

22 juin 1848.

Ma bien chère amie, je regarde comme très-heureux pour vous d'être arrachée à cette dissipation, à cette agitation dans le vide dont le plus grand danger serait qu'on pût s'y accoutumer. Tant qu'on en souffre on est sauvé; mais qui peut dire si on en

souffrira toujours, et si le sentiment même d'un meilleur emploi de ses facultés ne finira pas par périr? Il n'est rien de moral ou d'intellectuel en nous qui n'ait constamment besoin de retour au dedans de nous-même, d'appel à nos forces intérieures, d'attention sérieuse donnée aux appréciations de notre conscience. Le souffle du monde me fait l'effet de ces vents arides qui brûlent ce qu'ils ne déracinent pas. Cette sécheresse dont vous vous plaignez n'a souvent pas eu d'autre cause. Tout y passe, il ne faut pas se le dissimuler, et le cœur avant tout : pour ceux qui dans le monde n'ont que des affaires et des plaisirs et y vivent entraînés par ce double mouvement, il y a bien dans leur esprit quelque chose qui résiste et qui s'aiguise, mais c'est la partie la plus froidement positive, celle qui rend pénétrant dans la découverte du mal, indifférent à tout ce qui est générosité, incrédule pour tout ce qui est dévouement, celle enfin qui explique tout par l'égoïsme et le prend pour unique mobile de tous les actes d'ici-bas. Eh bien, ma chère amie,

cette manière de considérer les choses et les hommes n'est pas seulement désolante, elle est aussi fausse que toutes les utopies contraires. A en croire certaines gens, il n'y a dans ce monde que des anges ou des démons, et le bon Dieu est bien attrapé de cette affaire-là, lui qui a cru avoir mis au monde des hommes! oui, des hommes, c'est-à-dire de pauvres créatures tombées bien bas, mais relevées bien haut par la grâce et pouvant s'élever jusqu'à une complète régénération. En partant de ce point de vue-là, on rencontre encore sur cette terre beaucoup de ténèbres, mais aussi beaucoup de lumière, le feu sacré se conserve, la puissance d'affection s'entretient : on aime sur cette terre et au delà, et l'on sait que l'on aimera toujours.

Mai 1849.

Ma chère amie, je ne puis vous rendre combien il m'est doux de penser que mon souvenir en vous n'est jamais séparé de vos profonds regrets. Mes larmes seules en vous écrivant le diraient, larmes d'attendrisse-

ment; car, ma bien chère amie,
l'âge vient, on ne pleure plus que c
L'affliction va au delà de tout ce (
prime au dehors. C'est en vain qu
l'étourdir; elle sort de ce tumulte
plonge plus irritée et plus amère,
sur nous comme le poids de la pier
crale que l'éternité seule soulèvera.
table douleur n'a ni jour, ni heure,
et c'est par cela même qu'elle est
la vie, que les nécessités l'arrachen
même. Mais dans les moments où
vement rapide l'affranchit de ce
distrait ou l'absorbe, comme elle
place vite au plus profond de nou
dans la réalité des choses! Cet effe
produit est en tout semblable à ce
pensée divine, qui révèle imméd
en nous le principe immatériel et
dans l'ombre tout ce qui l'offusqu
revenir à la vie et en même temp
manquer à la justice, regardez tou
de vous, et puis aussi, loin de vou
combien d'êtres chers auxquels v
nécessaire, et que vous reconnaît

être indispensables à la plus légère appréhension qu'ils pourraient vous causer. Quand vous vous sentez bien fatiguée, à bout de forces, sous cette terreur qui perd jusqu'au sentiment de la consolation possible, comparez non pas votre présent à votre passé (hélas! il s'est fait pour vous un vide trop sensible), mais comparez votre état à celui de tant d'autres. Les plus pauvres ont toujours à perdre, et vous êtes encore si riche! La douleur m'a toujours paru élevée au rang des choses saintes, s'assimilant dans ses effets aux effets des vertus mêmes. En conséquence, elle ne doit rien amoindrir, elle doit tout activer et ne jamais nous faire profiter sur un point aux dépens d'un autre. Ce qu'elle donne par excellence, c'est le vrai point de vue de la réalité triste et caduque de tout ce qui n'est qu'humain. Soyez-en assurée, chère amie, l'acceptation de la destinée est aussi le commencement de la sagesse. Il faut se garder de prendre une volonté brisée pour une volonté soumise, le dégoût pour le détachement. La douleur vraie et résignée est

destinée à croître toujours, non pas sous les conditions d'émotions plus vives et de manifestations extérieures, mais en prenant insensiblement plus de racine et en se mettant plus au large dans les profondeurs du cœur. Elle est, ce me semble, de toutes les possessions celle dont on est le plus jaloux, celle qu'on préserve davantage du regard d'autrui; il n'y a d'exception que pour le regard de Dieu, parce qu'il porte en lui-même cette force qui est l'espérance d'abord et plus tard la consolation. Vous savez si je l'aime en vous cette douleur, chère amie; seulement, il ne faut pas que toutes les joies en deviennent peines. Si tout ici-bas a été calculé sur la souffrance, les consolations effectives, les considérations plus hautes qui nous aident à la supporter ne.sont pas moins entrées dans les desseins de Dieu. Les affections humaines qui sont dans l'ordre ne manquent pas leur effet sur un cœur soumis, et quant aux vérités divines, je ne vous accorde pas, chère amie, qu'à part quelques moments, comme vous le prétendez, elles soient tellement au-

dessus de nous. Il peut en être ainsi pour les vérités spéculatives qui se perdent dans les espaces, mais le christianisme a bien autrement rapproché le ciel de la terre. Il passe, pour ainsi dire, dans toutes les habitudes de notre âme, se met en rapport direct avec nos sentiments, et les conséquences de ses principes sont toutes à hauteur d'appui. Dieu n'est pas moins notre meilleur ami que notre maître. Nous pouvons être absents de lui, mais lui n'est jamais absent de nous.

26 janvier 1850.

Vous me pardonnerez, ma bien chère amie, de ne voir que des sophismes dans cette vie routinière qui vous conviendrait tant, me dites-vous, dans ce cadre où vous vous renfermeriez pour ne plus en sortir, dans ces habitudes suivies machinalement et qui équivaudraient presque à un suicide moral. Tout cela est une promenade de votre imagination dans un paysage dont vous vous contentez de supprimer les figures; c'est un roman de psychologie né-

buleusement assombri, et que vous croyez vrai parce qu'il est triste. Vous vous trompez comme les personnes généreuses qui croient que la seule morale est de décider contre soi. Non, ma chère amie, ce n'est pas s'amoindrir qu'il faut, c'est grandir en se fortifiant; ce n'est pas s'éteindre, mais traverser la lumière factice pour aller s'allumer à la vraie; c'est ne se comprimer que juste ce qu'il faut pour ne heurter personne, et concentrer ses forces afin de les retrouver doublées au besoin. Cette vie des limbes que vous convoitez, n'est pas la vie de ce monde. Nous avons beaucoup à accomplir ici-bas, surtout sur nous-mêmes. Les mutilations sont interdites. De plus, ma bien chère, croyez-vous qu'on s'annule à volonté? C'est bien ici qu'on peut dire :

Chassez le naturel, il revient au galop.

Ces efforts qui auraient tout obtenu appliqués à nous redresser, à nous développer, à nous rapprocher de l'idéal que nous portons en nous-même, se perdent dans les airs comme tout ce qui se propose un but

fictif et impossible. Je crois que nous devons beaucoup aux autres, mais que dans le sens de notre valeur personnelle, nous nous devons avant tout à nous-même; et c'est ainsi que les autres finissent par y gagner.

25 juillet 1852.

Il y a un mot dans la lettre de M^me^ *** qui me ferait un beau texte de gronderie : « J'aime cette existence comme quelque chose qui ne me vaut rien. » Le mot est joli, ce qui le gâte c'est d'être vrai. Je disais à quelqu'un : « Gardez-vous tant que vous pouvez d'aimer les personnes qui vous plaisent. » L'attrait, le goût trompent. Ce qui trompe encore le moins, c'est le cœur tout seul. Si votre amie voulait écouter ses aspirations simples, agissantes, positives, vous verriez ce que tout ce beau dédain y perdrait. Être rarement ou difficilement content de ce qu'on a nous met tout à côté du vide, et ce vide nous fait toucher au découragement, qui commence par nous refouler sur nous-même et finit par nous annihiler. La droiture de son âme, la trempe

de son esprit, la feront illogique à ses propres doctrines. Elle marchera forte et saine dans une voie pénétrée d'émanations délétères; mais il n'est pas bon de défier les miasmes; et ceux mêmes qui peuvent y résister en reçoivent toujours quelque atteinte. Les mortelles tristesses que le cœur comprend si bien sont une voie funeste, bordée de folies d'une part et de défaillances de l'autre.

Mai 1857.

Je ferais encore bon marché, chère bonne amie, de tout ce que vous me dites dans votre dernière lettre auprès des mots les plus faux et les plus déplorables que je connaisse : Il est trop tard! mots qui ne sont pas de cette terre, et encore moins d'une religion toute d'action, d'espérance, de secours répondant à nos moindres efforts. Cet odieux « il est trop tard » dont vous me ferez, j'espère, amende honorable, n'est autre chose que l'amertume qui est au fond de la coupe du *dolce far niente*. Toutes ces tristes inspirations de notre âme,

ma chère amie, se réduisent à un seul mal, le vide! Et savez-vous ce que c'est que le vide dans le cœur de l'homme? C'est la place de Dieu. Vous ne la lui disputez point cette place; je le sais mais le bon Dieu a derrière lui tout un cortége de consolations qui émanent de son esprit, vivent de sa vie, descendent et remontent à lui, et servent de nourriture à notre âme.

AU COMTE DE ***

19 décembre 1855.

Vous aurez souvent entendu dire que la force du caractère était toujours une qualité innée, qu'on en a, ou qu'on n'en a pas. Croyez que c'est là une grande erreur. Il y a sûrement des exceptions dans les deux sens opposés; mais, pour la généralité des êtres, l'énergie de la volonté est très-susceptible d'accroissement; elle s'apprend, se fortifie, comme tout ce qui s'exerce. Si vous vous disiez bien qu'à votre âge et avec un passé qu'il importe de reprendre en sous-

œuvre, vous ne pouvez demeurer dans une irrésolution qui est encore du temps perdu, et du temps chaque jour plus précieux, vous sortiriez de cette sorte d'apathie par un mouvement qui vous révèlerait tout ce que vous pouvez attendre d'un heureux élan. Dieu fait presque tout dans nos âmes, mon cher Hippolyte, mais rien sans nous. C'est lui qui élève l'édifice, mais c'est à nous de déblayer le terrain. La grâce divine ne demande qu'une seule chose, libre passage, et l'étude du cœur qui l'invoque est de rechercher consciencieusement les obstacles de natures si diverses qui se mettent sur son chemin.

A LA DUCHESSE DE LA ROCHEFOUCAULD (1).

27 octobre 1829.

Je crois avoir traversé avec vous, ma bien chère compagne, tous les mouvements qui séparent une impression désagréable et pénible de cet état d'acquiesce

(1) Née de Tott.

ment paisible où nous ne voulons plus que ce qui a été voulu pour nous. La première impression est toute la nature; l'état qui suit est ce que la grâce nous ménage de plus précieux. Dieu ne permet souvent nos répugnances que pour nous donner l'occasion de nous vaincre; l'effet obtenu, les objets reprennent leur forme et leur couleur véritables. Il devient bien évident alors que c'est au fond de nous-même qu'existait leur réalité, et, pour la réfléchir fidèlement, il faut que l'ouragan ait cessé. Nos mouvements spontanés ne doivent pas compter, quelque intenses qu'ils puissent être; on peut comme les séparer de soi, les observer comme des éléments étrangers dont l'invasion est passagère. Cette manière de les considérer les a bientôt réduits; aussi, quand on le veut bien, n'empêchent-ils pas longtemps le sentiment si doux et si bienfaisant de l'ordre et du calme. C'est à l'apaisement de notre âme que nous pouvons juger de notre union avec Dieu; il est bien vrai qu'à l'âge où les illusions ne nous fascinent plus, la mesure de notre piété est presque

toujours celle de notre bonheur. Nos progrès nous font avancer simultanément dans cette double voie, et je ne sais comment il se fait que la terre même s'embellit de ces rayons qui tous vont se concentrer dans le ciel.

16 octobre 1831.

En tout genre nos regrets sont une matière première si précieuse ! Il ne tient qu'à nous qu'ils soient de l'or façonné par un ouvrier divin.

10 novembre 1833.

On avance dans la vie spirituelle sous les mêmes conditions que l'on guérit dans les maladies chroniques. Pendant longtemps les rechutes se succèdent, mais elles sont toujours moins intenses et plus séparées ; on n'est plus ce qu'on était, et pourtant on se retrouve encore quelquefois la même ; il y a en même temps différence et rapport. Pendant ce temps-là, chère amie, le soleil de Dieu luit ; ses miséricordes, ses alternatives avec l'action d'en haut mûrissent le fruit, et l'œuvre se consomme

presque toujours sans qu'on ait pu se dire qu'elle est consommée. Prier pour d'autres, c'est bien, comme vous le dites, thésauriser pour payer la rançon de ceux qui nous sont chers. Dieu a voulu, en nous autorisant à intercéder pour eux, que nous ne manquassions jamais d'un moyen sûr de réchauffer notre piété pour nous-même, et c'est comme cela que s'est faite cette prière de tous pour tous, de chacun pour tous et de tous pour chacun, cette prière commune, mêlée, cette prière à tort et à travers qui fait que les indignes prient pour les saints, que les saints, sans oublier leurs égaux, vont chercher les plus indignes, enfin qu'un sentiment vrai, de quelque point qu'il parte, se fraye une route à travers l'empyrée. Cette communauté de prières, ces prières incessantes sont peut-être ce qu'il y a encore de plus touchant et de plus beau dans une religion qui réunit tous les caractères de la vraie beauté et de la vraie magnificence. Ah! chère amie, que nous sommes heureux de l'aimer!

15 septembre 1837.

Les blâmes, les réflexions sur ce que les autres auraient pu ou dû faire, me paraissent, chère amie, presque toujours superflues. Je crois que de s'y arrêter est une immense perte de temps, que cette préoccupation n'est bonne qu'à nous faire perdre le fil de nos résolutions à nous-même, et à nous entraîner à des paroles ou à des actions qui justifient les procédés qui nous affligent, ou y servent plus tard de prétexte. Il me semble que nous devons nous dire que tant que nous ne serons pas parfaitement contents d'autrui, nous avons beaucoup à gagner sur nous-même; et ce contentement dont je parle, ce n'est ni la faiblesse qui approuve ce qui est coupable, ni une satisfaction du bout des lèvres. Autant que possible il faut, je crois, expliquer favorablement les intentions des autres, partir du point où ils sont, tâcher de se rendre compte de leurs préventions, de leur négligence à notre égard, et même de leurs injustices, et celles qu'aucune interprétation

bienveillante ne saurait amender, les regarder comme la matière d'un nécessaire et utile sacrifice. A qui donc, chère bonne amie, à qui voudrions-nous appliquer la rigueur? Et, il ne faut pas se le dissimuler, il y a dans le mécontentement qui fait beaucoup souffrir, et qu'on nourrit au fond de son âme, il y a beaucoup de sévérité. En tout, et chaque jour davantage, à chaque heure peut-être, je m'assure que ce sont nos défauts propres qui nous font souffrir particulièrement des défauts des autres, et qu'en nous affranchissant des nôtres à nous-mêmes, nous serions rationnellement affligés, mais nous ne serions plus blessés.

26 septembre 1838

J'apprends à me voir, à me juger, à me supporter telle que je suis; je n'y cherche plus ni justification ni excuse; humiliée dans le passé, j'en suis moins ambitieuse pour l'avenir. Les actions qui me séduisaient autrefois gardent à mes yeux leur mérite de solidité, si elles en ont; mais leur *attrait n'a* rien de vif ni d'entraînant

pour l'imagination. Du luxe, je suis venue à l'appréciation du nécessaire. Pauvre vie de l'homme, à quoi passe-t-elle! Un tiers de cette vie s'écoule à savoir à peine ce qu'est le bien, la vérité; un autre tiers, à lutter avec les armes conquises contre de formidables ennemis, à s'efforcer de concilier des éléments irréconciliables, et puis, quand vient le dernier terme, où la croix se dessine seule sur le ciel éclairci, à sentir sa volonté retrempée en disproportion avec ses forces épuisées.

26 juillet 1842.

Vous entrevoyez bien, c'est évident, qu'une grande animation a presque toujours pour effet de glacer les autres, qu'une exagération quelconque produit l'exagération contraire; vous apercevez tout cela, car on ne peut vous dire ici que ce que vous savez; mais l'épreuve du moment prend au dépourvu. Rien n'est si vrai : on n'agit que sur soi, et il est également certain que s'il y avait un moyen de redresser les autres, ce serait de commencer soi-même par marcher droit.

21 octobre 1844.

Faisons attention seulement à ne pas demander aux autres, ni même à nous, ce qui serait hors de notre nature proprement dite, parce qu'en outre que nous n'y arriverions pas, nous tendrions à effacer cette individualité que Dieu nous a chargés uniquement de redresser, d'élever et de purifier. Vos réflexions, chère amie, sur la concorde qui devrait si aisément régner dans les familles, et qui pourtant est si rare, sont mille fois vraies. La bienveillance devrait y être une chose toute naturellement venue, et la paix à la suite. Au contraire, ce qui rapproche les hommes les expose souvent, et on ne se touche guère sans se heurter. Mais qu'on décide après cela aussi aisément qu'on le croit de qui vient la première inadvertance ou le premier horion! Les trois quarts du temps il se passe là dedans ce qui se passe dans la foule : on est poussé, on pousse; un premier tort en provoque d'autres, sans compter que le premier *a été mis* en saillie par des provoca-

tions sourdes, aveugles, dirai-je, ou qui du moins avaient fui la lumière. Ce que doivent faire les grands parents dans ces cas-là, c'est de tenir strictement la balance, de ne pas pencher surtout du côté du goût et de l'affection, et de représenter le mieux que faire se peut l'impassibilité de la justice. Hélas! elle finit toujours par savoir à qui donner tort; mais lui est-il souvent possible de donner raison pleine et entière? La plupart du temps on aurait à condamner tout le monde ou à absoudre; ce qui, pris en masse, revient à peu près au même.

Paris, 7 octobre.

Je persiste à croire qu'il faut viser plus haut que le point qu'il est indispensable d'atteindre, et, comme nous le disions, qu'il faut vouloir être aimable pour être sûr de rester bienveillant, de même qu'il faut se proposer d'être charitable si on veut sincèrement être juste dans l'acception chrétienne du mot.

A LA MARQUISE DE LILLERS.

21 décembre 1837.

Je ne dis pas seulement la paix, mais l'apaisement est un tel bien, que tout ce qui le menace fait peur, et qu'on se trouve sans courage lorsqu'il s'agit de l'exposer; on ne s'y déciderait jamais si on n'optait pas pour un autre bien, pour d'autres devoirs. Écouter Dieu au dedans de soi, savoir le bien entendre, c'est la vraie science des âmes, à laquelle chaque jour doit les dresser davantage; pour cela, elles n'ont qu'un moyen à employer, c'est d'imposer silence au tumulte intérieur; c'est de faire baisser la voix à tous les intérêts humains, d'abord de les forcer à parler bas, et puis d'arriver à les faire taire; alors, ma bonne chère amie, combien cette voix de Dieu au fond de nous-même ne vient-elle pas à résonner claire, distincte et puissante!

1er décembre 1838.

Chère amie, se crisper, s'irriter, se roidir ne vaut jamais rien, et encore moins



confirme les autres dans l'idée qu'
déraisonnable. Croyez-moi, ce qu'il
mieux et peut-être ce qui est seul
c'est de se montrer douce, simple, nat
disposée à offrir des consolations
gneuse d'en élever le motif, écartan
arrière-pensée, tout retour sur soi-
Pour en arriver là, chère amie, je n
pas du tout qu'il faille détruire l'af
dans son propre cœur. En général on
pas trop, mais on aime mal, c'est-
que la tendresse, le dévouement ne s
pas assez désintéressés. La science d
prit c'est de découvrir tous les piège
la secrète recherche de nous-mêm

se trouveront vaincues toutes nos difficultés et se trouveront affranchies toutes nos servitudes.

22 septembre 1840.

Il est vraiment incroyable à quel point Dieu reconnaît magnifiquement tout ce qu'on fait pour lui. On peut bien dire que sur cette terre il nous châtie en père et nous récompense en Dieu; le juge ne viendra qu'après. Souvent il se passe de longues années sans qu'on puisse arriver, tout en y tendant, à l'affranchissement intérieur; et cela tient presque toujours à quelque chose qu'on réserve, un dernier effort qu'on ne veut pas faire sur soi-même, un dernier sacrifice qu'on ne veut pas faire à Dieu; cela tient enfin non pas à rien, mais à presque rien, qui est quelque chose et même quelque chose de très-important aux yeux de Celui qui veut et qui a droit à obtenir tout.

AU VICOMTE DE MELUN.

15 juillet 1838.

Il est incroyable de combien de manières Dieu a voulu arriver à l'homme, quand l'homme ne se détournait pas de lui. Il le prend par tous les bouts, dans tout son ensemble; il assujettit son corps par les formes du culte, et guide jusqu'à ses plus fugitives et plus subtiles pensées. Ce qu'il donne, c'est l'universalité des soins apportés à notre salut; ce qu'il exige aussi, je crois, c'est une même généralité nécessairement inférieure, une sorte de simultanéité dans nos efforts de culture sur nous-même. Un des buts les moins souvent apparents, ce me semble, dans le christianisme, c'est la volonté de faire l'homme complet, de faire marcher de front toutes ses puissances. On parle beaucoup de la spécialité dans notre siècle, qui l'estime et la croit préférablement utile; je doute que Dieu s'en contente pour les siens, et que la vertu formée par lui n'ait pas pour premier caractère de se composer de toutes. Ainsi, dans cette histoire de saint

Vincent de Paul, qui vous frappe tant, le monde n'a vu que les actes extérieurs; au besoin il nierait le feu qui les alimentait; c'est même ce qui leur a fait trouver grâce devant tant de gens qui ne reconnaissent dans la charité que la partie utilitaire. Certes, la charité doit être la plus naturelle manifestation de la foi; mais enfin l'effet n'est pas plus que la cause, et surtout ne saurait s'en passer. . . . . . Entre la foi religieuse et la charité des bonnes œuvres, qui, sous l'impulsion de la foi, révèle toute la bonté du cœur, entre ces deux puissances d'une trinité sainte aussi, il y a un élément auquel il faut faire place, un élément qui n'est ni la foi raisonnée ni la charité extérieure, mais le foyer des deux autres, leur source, leur mobile et leur récompense. C'est la piété qui rend Dieu sensible au cœur et concentre en elle-même son immense amour. Il y a aussi du temps, des soins, de l'ardeur, à donner au développement de cette faculté aimante, qui a, comme toutes les autres, ses degrés de *croissance*, ses phases et son expression

exclusive, la prière. Croire par l'intelligence et se nourrir des motifs qu'on a de croire, c'est encore autre chose. Plus l'essor de l'intelligence est rapide, plus la pensée est forte, plus elle s'agrandit, et plus il faut que l'accroissement de la piété lui serve de lest et de contre-poids. Pourquoi tant de sublimes esprits se sont-ils égarés? C'est qu'avec de la droiture et moins d'orgueil qu'on ne le suppose, ils n'aimaient pas, et l'amour seul les eût guidés. En quittant les régions intellectuelles, si nous en venons à l'action utile, charitable, sainte même dans son but, nous verrons que, sans la piété, qui marche de front, elle ne conserverait pas longtemps la perfection désirée. Le propre de l'action est de disperser, de diviser l'attention, de la matérialiser pour ainsi dire; pour lui rendre et renouveler sans cesse sa force primitive, il faut la retremper au foyer où le feu n'est plus rouge mais blanc.

2 décembre 1838.

Il faudra vous ingénier à me faire la meilleure part possible au moyen d'une

savante distribution de temps. Je suis convaincue qu'on peut toujours en sauver plus qu'on n'en sauve, comme on peut toujours donner plus qu'on ne donne. Argent et temps ont une singulière destinée dans les desseins de la Providence, c'est de n'avoir rien de commun au premier abord, et qu'on puisse pourtant presque toujours appliquer à l'un ce que l'on dit de l'autre.

AU RÉVÉREND PÈRE GAGARIN

26 octobre 1839.

A mesure qu'on vieillit on prend confiance dans les choses en proportion qu'on s'en est moins mêlé, et l'activité n'a pas à en souffrir; son champ est encore bien vaste, lors même qu'elle attend que les devoirs aient parlé. Si l'on veut bien y regarder, ils se succèdent de manière à ne point laisser de place au vague et à l'incertitude; il y a toujours quelque chose à faire et de positivement indiqué, soit pour accomplir le *vrai et l'utile,* soit pour le découvrir. Du

reste, à quelque conclusion que l'on s'arrête, il est certain que la circonstance ne nous fait pas, mais elle montre pleinement ce que nous sommes. La facilité à suivre rapidement l'impulsion reçue ne vient pas de faiblesse, pas toujours du moins, et la faiblesse elle-même n'est pas aussi fatale qu'on le suppose. Un homme n'est pas faible comme il est brun ou blond, petit ou grand; reconnaître sa faiblesse pour l'accepter comme s'il n'y avait rien à faire, est une évidente erreur et assurément des plus dangereuses. Un caractère se trempe avec plus ou moins de peine, mais la volonté porte en soi le principe de sa croissance et de son développement; c'est une force qui se renouvelle en elle-même et qui est certaine d'arriver au niveau de ce qu'exigent les événements extérieurs, si toutefois elle emploie les moyens appropriés. C'est la nécessité seule du moyen qui est fatale. Sans le feu comment tremper le fer? Sans Dieu, comment redresser et fortifier la volonté humaine?

12 février 1844.

Les plus grandes grâces manquent leur coup; on ne veut se sauver qu'à distance. La générosité qui obéit à l'instant est rare, et voilà peut-être pourquoi il y a si peu d'hommes complets, si peu de piété achevée jusque dans les états les plus saints. On conteste trop longtemps avant de se donner; et le temps et les forces perdues ne se retrouvent plus.

4 mai 1845.

L'ironie est mauvaise, lors même qu'elle vient de la souffrance. Je n'ai jamais oublié un mot de M. de Lamartine, qui m'a été fort secourable à ce sujet. Il écrivait à quelqu'un dont l'ironie est l'arme favorite : « Rappelez-vous que tout rire qui n'est pas gai est satanique. »

A MADAME CRAVEN (1).

29 novembre 1854.

Nous ne sommes jamais assez en paix avec nous-même pour ne pas avoir besoin

(1) *Née de la* Ferronnays.

d'auxiliaire. Le travail est cet ami-là. Il est seulement de ceux qui ne veulent pas que l'herbe croisse sur le chemin qui mène à eux. Là comme ailleurs, il y a péril à la négligence; on ne se retrouve pas comme on veut.

30 octobre 1855.

J'ai encore relu votre lettre une troisième fois; tout y est satisfaisant de vérité. Pour peu qu'on observe et qu'on réfléchisse, ce qui frappe davantage en partant du bas de l'échelle jusqu'à son sommet, c'est combien nous sommes artisans de nos plus grands maux, complices dans les faits extérieurs et agents provocateurs de nos peines les plus vives. Nous pouvons bien nous féliciter que ce ne soit pas au soin inintelligent de notre bonheur sur terre que Dieu ait attaché la récompense finale, car il y aurait eu de cette affaire-là un bien autrement petit nombre d'élus.

17 octobre 1856.

Je vous assure que, pour ma part, je ne traite pas légèrement les petits ennuis

qui, additionnés, en font un grand. Je ne suis pas assez heureuse, disait la duchesse du Maine, pour savoir me passer des choses dont je ne me soucie pas. Mais quant aux privations considérables et sensibles, je crois vraiment que, par intérim, non-seulement elles ne sont pas nuisibles, mais qu'elles peuvent être très-utiles. Ne faut-il pas au moins de temps en temps vivre un peu de son propre fonds, se tenir debout et aller enfin jusqu'à marcher sans bras et même sans canne? Sait-on bien, en creusant un peu au fond de soi-même, ce qu'on y trouverait quelques lignes plus bas?

A LA PRINCESSE WITTGENSTEIN (1).

16 juillet 1853.

Chère princesse, comment ne reconnaît-on pas que la vérité, pour être la vérité, demande à être aussi complète que la vertu, qui cesse d'être la vertu si seulement de son catalogue on en exclut une!

(1) *Née princesse* Bariatinsky.

Pourquoi se ferait-on moins exigeant pour l'une que pour l'autre, tandis que la priorité serait ici pour la vérité, source de toute vertu? Ce qui m'a toujours frappée comme une des gloires de l'Église catholique, c'est qu'elle fait du bien même à ses adversaires; ils ne vivent que des emprunts qu'ils lui font. On y copie tout, hors ce qui ne se copiera jamais, ce je ne sais quoi qui résiste.

A LA DUCHESSE D'HAMILTON (1).

24 juin 1853.

L'imagination nous joue toujours le mauvais tour d'embrasser toutes nos inquiétudes à la fois; c'est un peu comme si nous doublions la colonne d'air qui pèse sur nos têtes : rien ne pourrait empêcher que nous ne fussions écrasés.

23 juillet 1853.

La bonne grâce qu'on met aux choses qu'intérieurement on fait à rebrousse-poil,

(1) Née princesse de Baden.

y attache le caractère d'un mérite sérieux, et, à moins du devoir explicite, ce n'est pas tant la chose qu'on fait qui importe, que l'esprit dans lequel on la fait.

6 février 1854.

L'abandon de soi-même à Dieu est plus complet et plus doux qu'on ne pense; c'est ce que j'appelle le bonheur des yeux fermés.

A LA DUCHESSE DE LA ROCHEFOUCAULD (1).

Montmorency, 1853.

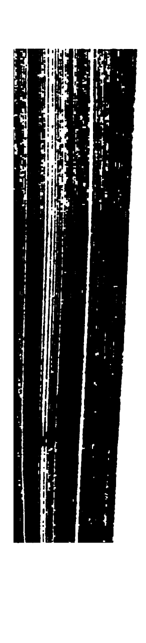
La candidature de l'évêque d'Orléans à l'Académie soulève des oppositions qui m'étonnent. Pourquoi, dans l'état normal des choses, un évêque ne serait-il pas d'une haute institution littéraire qui date d'un siècle où rien encore n'avait été déplacé, et qui en a vu beaucoup d'exemples? Pourquoi, d'un autre côté, l'évêque ne rendrait-il pas hommage aux lettres, même profanes, dans ce qu'elles ont de plus

(1) Née de Rastignac.

élevé comme inspiration, de plus remarquable comme talent? Une des choses les plus essentielles, à mon avis, est de ne jamais faire perdre ce caractère d'universalité si frappant dans le système catholique, où le Dieu humble et doux n'en est pas moins le Dieu des armées; où le Dieu des petits, des pauvres, est en même temps le Dieu des riches, des savants. J'aime à voir représenter, et comme en saillie, tout ce que le monde des fidèles recèle en puissance. Il y a des choses qui tombent en désuétude, et quand elles reparaissent, on crie à la nouveauté; mais on ne remonte pas un peu haut dans la tradition de l'Église, sans voir combien une sainte hardiesse, une habituelle largeur dans l'exposé de ses doctrines lui est familière. On s'est concentré, rétréci peut-être, sans doute pour se faire plus fort; plus d'une beauté a disparu, plus d'un droit périmé l'atteste; mais comme rien ne meurt dans l'Église, et que tout ce qu'elle possédait, elle le possède encore, on y peut toujours marcher sous le couvert d'autorités irrécusables.

Paris, 2 juillet.

Ce que j'ai sans comparaison le plus de peine à supporter, c'est l'angoisse que je sais si dévorante de ma pauvre sœur, qui a toujours senti si vivement ses chagrins. Depuis notre dernier malheur, la mesure a été comblée, et la voilà pour la première fois dans un cruel isolement. On craint pour un autre plus douloureusement que pour soi ; l'inconnu est toujours le lieu des terreurs. On n'a pas pour un autre l'impression de l'admirable et juste proportion entre la misère et le secours qu'on a si bien pour soi-même. Je sens comme vous que ce qui éprouve davantage le courage, ce sont les épreuves à long cours. Il faut que leur régime soit fort estimé par le médecin de nos âmes ; car rien de plus commun que les peines qui se succèdent, qui s'accumulent, ces longues veines de sombre et lugubre couleur. J'ai cru quelquefois que le bon Dieu avait fait le proverbe : « Frappe le fer tant qu'il est chaud, » c'est-à-dire tant qu'il est malléable et propre *à produire l'effet* voulu.



EXTRAITS

DU JOURNAL DE LA CONVERSION

. . . . . Les protestants, en retranchant du symbole de la foi chrétienne plusieurs articles crus par leurs aïeux, s'imaginent l'avoir simplifié et en avoir rendu l'abord plus facile en l'accommodant davantage aux lumières de la raison. C'est étrangement manquer de logique que d'accéder à une loi divine et de vouloir en même temps choisir dans une croyance surnaturelle ce qui paraît l'être le moins. Lorsqu'on admet l'Incarnation, en coûte-t-il donc tant de croire à l'Eucharistie?

. . . .

. . . . . On peut se résigner au blâme et à la désapprobation de la société, à la persécution et à la haine de ceux qui gouvernent, au dédain de la science orgueilleuse ou de l'ignorance malveillante; mais voir le lien de la charité brisé entre nos frères et nous, se voir exilée et proscrite au milieu des siens, scandaliser les pauvres et les petits, affliger l'amitié, mettre le doute et le soupçon dans toutes ses relations, donner en quelque sorte les mains à sa propre destinée pour la détruire, changer ce qui est la vie, la recommencer par de nouveaux hasards, ah! qu'il serait moins cruel de mourir! Mais aussi rendre hommage à la vérité, braver la terre en se confiant au Ciel, obéir à la conscience, immoler à Dieu ses dernières attaches, s'écrier dans un suprême sacrifice : *Consummatum est*, ah! n'est-ce pas un besoin mille fois plus impérieux que l'instinct d'un bonheur après tout mélangé et périssable?

. . . .

On prétendrait en vain que la religion *étant* une chose de sentiment, nous devons

suivre sans examen celle de nos pères. Où en serait le christianisme si cet axiome avait prévalu? Comme les différents peuples soumis à un même sceptre varient la forme de leurs hommages, de même aussi nos facultés doivent rendre à Dieu ce qui est à Dieu selon les lois qui les constituent : notre cœur par l'amour, notre volonté par le dévouement, notre esprit par la recherche de la vérité, qui, une fois trouvée, doit dominer tout notre être et le soumettre.

En prenant un parti courageux et difficile, on voit clairement les peines et les dangers que l'on affronte; mais qui a jamais pu calculer tous ceux qu'il évitait? D'un côté, c'est un certain nombre de chances contraires; de l'autre, c'est l'infini!

Quand les idées sont fixées, les objections vaincues, la foi établie, attendre que l'âge ait passé sur la force de l'esprit et du caractère serait une imprudence criminelle. Qu'est-ce qu'un sacrifice ajourné à la vieillesse, rejeté jusqu'à l'heure de la mort? C'est le fruit dans toute sa maturité qui est une *agréable offrande*, et l'on ne peut trop se

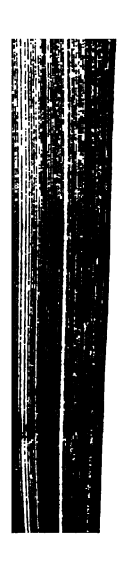


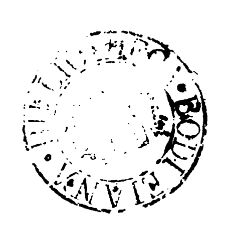
croyance en parfait accord avec les
de mon intelligence et de mon âr
chèrement acheté : j'ai beaucoup
et qui peut prévoir ce que je souff
core? Mais, loin de regretter mes
efforts pour arriver à la vérité, les s
qu'elle a exigés, je ne voudrais pas
d'hui avoir toujours reposé dans s
je suis trop heureuse de m'y jeter
est pour moi ce que Benjamin ét
Rachel, l'enfant de ma douleur ;
doute que les déchirements de Rache
accru sa tendresse? Mon Dieu, je n
vos pieds à corps et âme perdus ; a
moi à vous fléchir.

compromet mon existence, afflige mon orgueil, inquiète mon cœur par toutes les désertions dont elle le menace; et cependant une douceur inconnue, immense, pleine de charme et de suavité, domine toutes mes impressions.

Je puis dire que j'ai redouté l'éloquence, comme on peut fuir la magie quand on y croit; que je me suis soustraite à l'ascendant du génie comme à celui de l'amitié, et que j'ai écarté le sentiment comme complice de ma trop longue hésitation.

. . . .





MÉDITATIONS

INTÉGRITÉ DE LA FOI. — Toutes les vérités religieusement crues moins une équivaudraient à la négation de toutes les vérités. Cela paraît excessif; mais la morale fait-elle différemment? Reconnaîtrions-nous son caractère sacré dans un code qui légitimerait une infraction notable à un de ses préceptes? Le christianisme n'en demande pas davantage. Qu'on applique à la foi pour la faire complète ce qu'on exige de la morale pour être reconnue intégrale, il en résultera que quiconque nierait un seul dogme en se *soumettant à* tous les autres serait aussi

coupable d'erreur que celui qui à la pratique de toutes les vertus joindrait l'abandon à un seul vice.

Gustate et videte. — Goûtez et voyez ! Il y a des mondes qui restent fermés pour ceux qui ne veulent pas y pénétrer. Le monde de la science n'est point pénétré par l'ignorant ; le monde artistique, par l'homme étranger aux arts; le monde des passions, par le cœur resté tranquille. Le monde spirituel serait-il donc le seul dont on eût le droit de parler sans le connaître? Pour l'homme placé en dehors de chacun de ces mondes, ils sont parfaitement incompréhensibles, il faut en avoir franchi le seuil pour se convaincre de leur très-réelle existence. L'homme ne sait guère que ce qu'il a senti, ni comprendre complétement peut-être que l'impression qu'il a subie. Ainsi la vie dans sa plénitude ne se représente point la mort, la santé ne se rend pas compte de la maladie; tout dans les infirmités et l'affaiblissement de l'âge est encore lettre close pour la jeunesse ; le monde spirituel dans sa réalité sainte n'est compris que par le chrétien.

Gustate et videte, c'est la condition universelle pour savoir et juger.

ÉGALITÉ DES INTELLIGENCES DEVANT LA FOI. — Une des beautés de notre doctrine, c'est d'avoir gradué nos obligations sur nos forces individuelles en séparant le conseil du précepte, et d'avoir réuni en même temps tous les esprits dans un même symbole. De grandes disproportions existent parmi les hommes pour tout ce qui est d'exécution; mais, lorsqu'il s'agit de croire, toutes les intelligences sont de niveau, puisqu'elles sont toutes à une égale distance des vérités révélées.

LA LIBERTÉ ET LA FOI. — Pourquoi la foi n'enchaînerait-elle pas notre intelligence, comme la morale enchaîne nos actions? Cessons-nous d'être libres pour être vertueux? Pourquoi cesserions-nous d'être libres pour être croyants? La véritable liberté ne s'exerce-t-elle pas toujours dans un espace donné? Ne lui faut-il pas un centre qui l'attire et une base qui l'appuie?

LES OBJECTIONS CONTRE LA FOI. — La foi et l'incroyance ne s'expliquent pas par la

force des intelligences respectives, mais peut-être davantage par leur trempe et leurs qualités spéciales. Quelque chose d'aiguisé et de fin dispose l'esprit incrédule à la recherche des objections. L'esprit disposé à la foi procède par une manière plus large, plus haute et plus libre; il est moins délié, mais beaucoup plus compréhensif. La tendance de l'un le conduit à l'analyse, celle de l'autre à la synthèse. La foi s'empare de prime abord de toutes les lois générales; l'instinct raisonneur s'empare des exceptions. L'une étudie les objets dans leur totalité, leur vertu, leur aspect général; l'autre dans les détails de leurs innombrables divisions. Cette impossibilité d'expliquer la foi et l'incroyance par la seule trempe ou vigueur de l'intelligence conduirait à penser que la principale force des difficultés vient d'ailleurs. Peut-être, en cherchant bien, trouverait-on que c'est toujours par une certaine disposition du cœur, par l'absence d'un instinct humble, *doux et* aimant, que l'incrédulité s'explique.

. . . .

L'AUSTÉRITÉ DU CHRISTIANISME RÉPOND AUX BESOINS DE L'AME HUMAINE. — On reproche au christianisme son coloris sombre, on l'accuse de tout expliquer dans le monde par le crime et la douleur, et de reléguer dans un avenir inconnu ces ineffables félicités, ces vives et enivrantes joies dont notre âme est avide. Mais la vie offre-t-elle un autre tableau dans ses redoutables réalités? Tout souffre, tout gémit ici-bas, et le christianisme, dans les faits historiques, dans les dogmes sur lesquels il s'appuie, dans la morale qui en découle, a résumé d'une main divine l'irréfragable et profonde misère de l'homme. L'enseignement du Christ s'adresse particulièrement aux coupables et aux faibles : hélas! tous les hommes sont l'un ou l'autre. Sa religion appelle surtout les malheureux, voilà pourquoi elle est universelle. Elle détache du bonheur : n'est-il pas impossible? elle bénit les larmes : avons-nous un autre héritage?

. . . .

Le christianisme, c'est la solution de *tous les problèmes* au fond de l'âme hu-

maine, c'est la dernière raison de

Et quand il serait libre à vous de
bienfait du remède, le mal qu'il est
guérir en subsisterait-il moins? Quan
retrancheriez de cette terre, en bannis
christianisme, toute solide, sincère et
grandeur, toute réelle et haute spiritu
tout sacrifice consciencieux fait du p
à l'avenir; quand vous frapperiez pa
même le ciel de néant, la nature hu
porterait-elle moins sa large et sai
cicatrice? en serait-elle moins ce que
jection du péché l'a faite?

Les dogmes immuables sont-ils u
stacle aux développements de l'
humain? — Il est un point sur lequel
coup d'esprits méditatifs s'accordent a
d'hui, c'est l'idée du développemen
gressif de l'esprit humain. Les uns ex
cette progression jusqu'à l'infini, les
la limitent à un degré de perfection
tive. La conséquence pour tous deux
qu'une forme positive, quelque satisfa
qu'elle soit pour le présent, contien
opposition radicale aux progrès de l'

en refusant de suivre l'intelligence dans ses découvertes « et l'âme dans ses émotions, que chaque jour rend plus épurées et plus délicates (1). »

Ce mouvement de constante et régulière progression ne me paraît pas revêtu des caractères de l'évidence. Si j'excepte le christianisme, qui n'est assurément pas un produit de la force humaine, je ne sais trop ce que l'antiquité pourrait nous envier. Il y a toute apparence que nous serions plus avancés, si, du siècle de Périclès au nôtre, nous avions toujours marché.

Mais en admettant même un développement progressif, en quoi ce développement serait-il incompatible, comme on le prétend, avec un ensemble de vérités immobiles?

. . . .

Il faudrait dans cette hypothèse que la forme religieuse fût opiniâtrément circonscrite à tel ou tel pays, à tel ou tel moment donné; que la vérité de la veille fût toujours prête à devenir l'erreur du lendemain; qu'à

(1) *Benjamin* Constant.

chaque instant de son existence la forme religieuse se vit remettre en question soit par l'introduction d'une science nouvelle, soit par quelques rayons de clarté de plus. Cela ne suffirait pas encore; après avoir suivi le mouvement des masses pour éviter de se trouver au-dessus ou au-dessous d'un certain nombre d'intelligences, il faudrait qu'elle se proportionnât rigoureusement à chacune d'elles. Il en résulterait que c'est par quelque chose d'accidentel qu'elle pourrait convenir à quelqu'un; que non-seulement il faudrait autant de formes que de peuples et de degrés de civilisation, mais autant de formes que d'individus, ou plutôt on prononcerait par cela seul l'anéantissement de toute forme qui, de fait et de droit, disparaîtrait sous une telle divisibilité.

La surprise causée par un tel système augmente encore quand on entend ceux qui le professent forcés d'admettre que, malgré cette haute puissance de perfectibilité, il est des questions qui resteront à jamais insolubles, et sans doute ce sont celles qui intéressent de plus près nos vraies destinées.

Ainsi donc, l'esprit humain ne pourrait trouver nulle part ni repos, ni progrès réel et possible. Son insatiable et juste curiosité, ce changement continuel de formes, ne serait qu'un mouvement perpétuel et sans but, dans la nécessaire et fatale enceinte d'un cercle qu'il ne pourrait franchir. Combien ne serait-il pas plus raisonnable de conclure que, ne pouvant tout connaître, nous devons nous soumettre à croire, et que si le monde est livré à mille vicissitudes, la religion, qui n'est pas de ce monde, doit être précisément vouée à l'immutabilité !

Le système du catholicisme, sur lequel bien d'autres armes encore viendront s'émousser, n'a pas besoin, pour tout embrasser, d'appeler à son secours de graduelles soumissions. La meilleure preuve qu'il est de tous les temps, c'est qu'à chaque instant de son existence il a offert un égal appui à ce qu'il y a de plus inculte dans les masses et de plus élevé dans les individualités. Cette aptitude à se faire tout à tous, les justes proportions dans lesquelles il se donne pour *attirer tout à lui*, tout cela ressort immé-

diatement de sa nature double comme la nature même de l'homme.

. . . .

Non-seulement tous les degrés de la vie intérieure de l'âme, tous les degrés de la culture de l'esprit trouvent dans le système chrétien les appuis et les limites qui leur sont nécessaires, mais l'érudition la plus étendue, les spéculations les plus abstraites, la philosophie la plus pure, la morale la plus haute et la plus conséquente, y sont également protégées; l'imagination y trouve des couleurs plus vives; la poésie, des inspirations plus élevées; les arts, leurs plus éclatants miracles; et c'est cette religion, avec laquelle le génie a vécu si longtemps à l'aise, qu'on nous présenterait comme étouffant dans ses étroites limites jusqu'au germe du talent!

La force et la faiblesse de l'ame. — Le calme parfait n'appartient qu'aux eaux étendues et profondes. Lorsque celles-ci cessent d'être remuées par une cause étrangère à elles-mêmes, régulière ou irrégulière, comme la marée ou les vents, elles rentrent

dans une complète et solennelle immobilité. Il n'en n'est pas ainsi du torrent : ses vagues écumeuses, soulevées par un mouvement constant et interne, s'apaisent quelquefois, mais n'arrivent jamais à ce véritable repos qui fait des eaux le miroir des cieux. Les âmes profondes sont comme la mer, et les âmes faibles, comme le torrent. La faiblesse de l'âme entretient sa perpétuelle agitation. Resserrée dans d'étroites limites, elle voit, au bouillonnement des passions, succéder les préoccupations superflues et mesquines. Aux mêmes causes répondent sans cesse les mêmes effets, à moins que le torrent étroit et encaissé ne s'ouvre et ne se creuse un lit plus large, un sillon plus profond. Alors le torrent devient fleuve, et, retrouvant de meilleures et de plus hautes destinées, il coule à pleins bords ses eaux régénérées.

Servitude. — En secouant la servitude de Dieu, les hommes se sont soumis à la servitude des événements ; car il a bien fallu que Dieu créât une fatalité des choses, puisque l'obéissance à la loi qui donne la liberté *était rejetée. Il* me semble que la révolte de



bien singulière confiance en lui-mê

Combattre le mal par le bien. des manières les plus sûres et les p caces de combattre le mal en nous, développer, d'alimenter, de fortifier penchants qui existent simultaném lui. Tout se tient en nous; nous qu'une certaine somme de force et vité; ce qui s'ajoute au bien est ôté La vie plus libre et plus animée d' bon sentiment est souvent l'arrêt de plusieurs sentiments coupables. Sur le mal par le bien, dit l'Apôtre. La r des contre-poids est peut-être la se s'applique avec succès à la grande œ l'amélioration humaine. Redresser

per le germe, combattre l'erreur en se transportant sur son terrain, subir le désavantage d'une situation qu'on n'a pas choisie, offrirait peu de chance d'un triomphe absolu. Tant que durera le monde, les deux ennemis seront en présence. Le mal, devenu un des caractères de la nature humaine, doit durer jusqu'à son entière réhabilitation sous d'autres cieux glorieux et chastes. Nous ne saurions donc rêver ni sa disparition entière, ni son continuel abaissement dans un combat direct et positif. Ce que nous pouvons, c'est de chercher à attirer la vie, qui fait la seule force du mal, sur d'autres points, dans une direction bonne et utile, et de lui ouvrir une issue au lieu de lui fermer la retraite. Ne nous acharnons pas tant contre l'erreur, laissons-la pour ce qu'elle est; mais ne nous lassons pas d'élever près d'elle la vérité. Souffrons le mal que nous ne pouvons empêcher, quelquefois tolérons-le, mais hâtons-nous de faire le bien.

PARDONNEZ-NOUS, SEIGNEUR. — Dieu seul *sur la croix* pouvait dire : Pardonnez-leur,



coupables, lors même qu'il est
time, car les crimes qu'il n'a pas c
aurait pu les commettre. Sainte
d'ignominies, d'expiations et de
vous êtes chère au cœur contrit et

Le repos et la paix. — On
trop souvent dans sa pensée, dan
time et dans ses vœux le repos,
pas de ce monde, et la paix, qui en
compense. La paix est compatible
tivité qui fait notre condition ici
repos absolu en serait la suspens
toyable quiétisme moins sa béatitu

Le temps. — Le temps est la ric
chrétien, le temps est sa misère; le

séparation, impuissant par lui seul et le plus puissant des auxiliaires, rien ne se fait ni par lui ni sans lui.

Les casuistes. — C'est peut-être dans la casuistique même, considérée comme science, que sont les dangers auxquels les casuistes ont succombé ou n'ont pas tout à fait échappé. La corruption qu'on l'accuse d'introduire dans la morale ne vient pas seulement de l'imprudence ou de l'ignorance d'hommes pieux d'ailleurs, mais peu éclairés, ni du relâchement, de l'infidélité et de la molle complaisance de faux docteurs, mais de la nature même de ce genre de recherches. En se rendant attentif à renfermer le bien ou la notion du devoir dans les plus étroites bornes possibles, à élargir, à allonger d'autant le principe de toute satisfaction personnelle, on se place déjà dans une mauvaise position.

. . . .

Établir ainsi, *à priori*, de dangereuses distinctions, professer, admettre, légitimer sous de trop légers prétextes deux poids et *deux mesures*, c'est aplanir sous les pas des

hommes des routes déjà trop faciles, ajouter à leur dangereuse déclivité, affaiblir les âmes d'une part, et de l'autre ôter au précepte sa sévère et majestueuse unité, le parfiler, si j'ose dire, et lui ôter sa vertu en prétendant faussement l'assouplir à nos besoins. Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas parce que la morale est aimable qu'on l'aime, ce n'est pas parce qu'elle est douce qu'elle plaît, c'est parce qu'elle est belle et qu'elle est pour l'intelligence la beauté même. La sévérité fait partie de sa régularité. C'est elle qui subjugue, et on n'altèrera jamais aucun de ses traits sans ôter à sa sainte séduction.

Liberté du chrétien. — L'homme est une volonté, il est une liberté. On peut dire que celui qui ne veut pas ne vit pas, et aussi que l'homme qui n'est pas intérieurement libre ne vit pas. Esclave de ses passions, de ses défauts, de ses habitudes, il abdique sa propre vie élevée et souveraine pour vivre de la vie des puissances qui le subjuguent et l'assujettissent. C'est ainsi qu'un corps malade tombe sous la dépendance de la vie

égoïste, partielle, isolée, de l'organe attaqué ; l'équilibre pour les corps n'étant que la vie simultanée, régulière, harmonieuse de toutes les parties qui le constituent. C'est dans cet ordre ou équilibre rigoureusement maintenu que consiste la santé, que l'on pourrait appeler aussi l'état de vraie liberté pour le corps.

. . . .

INVIOLABILITÉ DE LA VOCATION. — Comment ne pas concevoir qu'une créature qui se sent immortelle, parce qu'elle est libre, s'enchaîne par des vœux éternels? Un engagement qui n'a d'autres limites que celles de la vie n'effraie pas celui dont la pensée mesure sans cesse l'éternité. D'ailleurs pourquoi le ciel serait-il une exception? Pourquoi des liens irrévocables paraîtraient-ils prudents pour la terre, et téméraires pour le ciel? Dans les contrats humains, dont la seule sanction est divine, il faut compter sur l'immutabilité de deux volontés; dans les vœux qui lient au ciel, nous n'avons à redouter que les vicissitudes *de la nôtre. C'est* une chose inhérente à la



Un sacrifice entier porte avec lui je
quel ineffable sentiment de consolati
âmes tendres et délicates ne sont tra
que lorsqu'elles se sont données s
serve.

. . . .

S'il est une image qui touche et
les cœurs chastes, c'est celle de la fl
fleurit au désert. Fille de la solitu
souffle humain n'a terni ses couleur
cueilli ses parfums; elle a été cré
la paix et le silence des libres
Mais le monde ne comprend rien à
Dieu n'a fait que pour lui-même
fleurs, à ces âmes qui, fidèles à la p
pensée de la création, sont con

corrompus dans ce qu'ils avaient appris. » Leur vie est inutile, diront ceux qui ne reconnaissent pas l'action mystérieuse de la prière. Inutile ! le monde dans ses vaines inquiétudes, dans ses efforts sans but, dans ses tristesses coupables, ose-t-il employer ce mot ? Une vie d'innocence, de sobriété, de calme, de désintéressement, de travail, vouée à une pensée sublime, n'est-elle pas assez bien employée ? Le monde a-t-il le droit d'être difficile ?

. . . .

CONTRE LE DÉCOURAGEMENT. — « Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, » dit saint Paul. A ces consolantes paroles saint Augustin ajoute : « Tout, jusqu'à leurs fautes, en leur faisant sentir le besoin qu'ils ont de Dieu. »

Qui pourrait, en effet, déterminer avec une parfaite justesse la part que nos fautes ont eue dans l'accroissement de nos vertus ? Est-il certain que ce ne soit pas par ces fautes mêmes que notre humilité se garde et notre charité s'agrandit ? N'est-il *pas simple* que celui-là aime davantage à

qui il a été plus remis? Nos fautes ne nous rendent-elles pas aussi plus indulgents? car si nous avons expérimenté la faiblesse humaine, nous ne pouvons vouloir deux poids et appliquer au prochain une autre mesure qu'à nous-mêmes. Patients avec nos fautes, nous devenons forcément indulgents pour les fautes d'autrui. En outre, celui qui a faibli commence à savoir que le péché est le seul vrai mal qui soit sur la terre; chacun de ses remords, chacun des mouvements de son repentir est la justification de la loi de Dieu. Une infinité de biens que nous aurions négligés ou qui nous seraient demeurés inconnus, découlent de ces croix dont le fardeau nous accable.

Pourquoi n'aimons-nous pas davantage le combat? Le bon soldat, pourvu qu'il se batte, est content. Se sentir dans la voie de la vérité est un besoin de notre nature, il est juste de l'écouter; mais quand nous avons fait tout ce qui dépendait de nous, qu'importe que nous ayons marché plus ou moins vite, que nous soyons allés plus ou moins loin? Se sentir dans la voie de Dieu n'est-il

pas déjà suffisamment consolant et rassurant?

. . . .

On ne peut trop se le redire, l'état normal de la vérité sur la terre est le combat. Le triomphe final, complet et incontesté, n'est point de cette terre, champ de bataille préparé aux persévérants et aux courageux.

On n'en aura jamais fini avec le mal dans quelque ordre que ce puisse être, et pour chacun de nous c'est toujours à recommencer. Aucun état, aucune vertu, aucune dignité, ne peuvent faire exception au caractère profond, intime, universel d'imperfection dont la chute humaine a frappé l'homme et la nature. Ce n'est pas la vertu que la déchéance est venue rendre impossible, c'est sa possession tranquille et assurée. La déchéance n'a pas établi le règne du mal, mais elle a condamné le bien à n'exister jamais pur et sans mélange. Les eaux de l'Océan sont troublées comme celles du ruisseau, le soleil voile ses rayons, et le poison croît à côté de la plante médicinale.

. . . .

Quelquefois il se rencontre des destinées où les pensées sont plus hautes, plus généreuses, plus désintéressées que les œuvres immédiatement réalisables, où trop souvent arrêtés, enchaînés dans une voie inférieure, nos idées les plus justes, nos besoins les plus légitimes sont en souffrance. La vie coule à pleins bords dans notre âme; nous nous sentons remplis de vigueur pour gravir la sainte montagne, et, au lieu de cela, l'immobilité nous enchaîne sur la plage aride, et les ténèbres du silence et de l'isolement nous environnent. Du sein de notre insignifiance et de notre captivité, nous nous disons avec effroi que le temps s'écoule; que, sans être prêts sur aucun point, nous sommes harcelés sur tous; que la maladie nous guette, que la mort nous talonne, que l'ordre n'est pas dans notre âme, que la paix n'a pas encore son vrai règne dans notre cœur. Tableau trop fidèle, ô mon Dieu, et bien digne de nous arracher des larmes! Quoi! tout ce qui ferait cesser le mensonge de notre vie extérieure, ce qui rétablirait l'équilibre entre le dehors et le

dedans, ce qui donnerait de la dignité à notre vieillesse, de la consolation à nos derniers moments, tout ce qui presserait nos pas dans la voie sainte et soulagerait notre cœur en le rassurant, tout cela serait impossible! Oui, la voilà telle qu'elle est l'épreuve des derniers temps, trop souvent l'œuvre d'une imprévoyance fantasque et légère, conséquence de l'absence de toute prudence, de toute sagesse dans la conduite des temps antérieurs et plus libres.

Mais, quoi qu'il en puisse être des reproches que nous devrions nous adresser ou qu'on nous adressera, ces obstacles, ces contraintes, ces servitudes, ces regrets, voilà ce que Dieu veut que nous portions pour l'amour de lui à la place des fruits d'intelligence et de vertu que nous étions peut-être appelés à produire. Il veut que nous acceptions tout, les mornes landes laissées en friche, les dévastations du désordre, enfin tout ce qui nous blesse dans nos souvenirs, comme le triste legs d'un passé qu'il s'agit de réhabiliter dans le présent. *Si donc* nous n'étions pas dans l'ordre,

ne tardons plus à y rentrer, mais repoussons loin de nous cette parole vomie par l'enfer : *Il est trop tard !*

. . . .

Le bon Pasteur. *Je connais mes brebis.* — Seigneur, qui me connaissez, que voyez-vous en moi? que voyez-vous que vous ne dussiez réprouver, jusqu'au bien que vous avez mis en moi, bien que j'ai laissé se perdre ou se corrompre, bien que, mandataire infidèle, j'ai négligé de faire valoir. Et pourtant je vous aime, Seigneur, oui, je vous aime; l'humilité qui le nierait serait un mensonge; mais n'est-ce pas vous encore qui le premier avez ému mon âme par un regard divin, qui m'avez jeté dans la piscine pour m'y purifier et me guérir? N'est-ce pas vous qui m'avez appelé deux fois et par l'amer dégoût du monde et par l'attrait impérieux et puissant de votre grâce? Quelle est donc ma part dans ma vie telle qu'elle s'est faite, si vous en ôtez mes infidélités?

Et mes brebis me connaissent. — Oui, Seigneur, elles vous connaissent et demandent

à vous connaître encore mieux pour vous aimer davantage. Mon Dieu, je ne vous ai pas toujours connu, je ne vous ai pas toujours aimé. Il y a longtemps, heureusement bien longtemps, que, venant à moi, vous avez touché mon cœur, vous avez voulu que je vous aimasse. C'était d'abord une petite lumière qui est devenue un grand soleil, un grain de sénevé qui, devenant un grand arbre, me protége de son ombre, me donne le vivre et le couvert. Pendant un temps, ô mon Dieu, un temps que je ne puis concevoir, vous étiez partout comme à présent, et je ne vous voyais nulle part. Enfin, pourtant, je vous entrevis dans la foule des objets qui sans cesse vous dérobaient à ma vue; bientôt après, votre tête adorable s'éleva au-dessus de toutes les autres, les domina. Je la vis, cette tête divine, dispenser la miséricorde, supporter les outrages, être en butte à bien des traits. Votre beauté divine, l'acharnement de vos ennemis, qui étaient ceux de la vertu, m'attendrirent. D'abord je tournai souvent mes regards vers vous, ensuite plus *souvent encore*; enfin je ne les détournai

plus, et j'en vins à mêler cette chère vue à toutes les autres, à ne la séparer de rien pour que tout en moi fût meilleur et plus sage. J'en étais là, et je m'y croyais arrêtée, quand il se fit, je ne sais plus comment, qu'un jour, une heure, heure rapide et heureuse, je ne vis plus que vous seul, ô mon Dieu! C'est lorsque, auprès de vous, tout ce qui n'était pas vous me parut frappé d'amertume et de néant, que je vis bien, mon bon Jésus, qu'enfin la pauvre brebis avait connu son vrai pasteur.

HEUREUX CEUX QUI PLEURENT. — « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » Mais par qui donc, ô mon Dieu, seront-ils consolés, si ce n'est par vous? si c'était par d'autres, j'aimerais mieux pleurer toujours.

Heureux ceux qui pleurent? Tout sur cette terre ne mérite-t-il pas d'être pleuré, et nos folles joies et nos plus folles larmes! Les premières larmes versées dans le sein de Dieu nous remettent dans l'ordre; elles nous placent comme nous devons l'être vis-à-vis de Dieu, du monde extérieur et de

nous-mêmes. Ce sont elles qui forment notre première expiation, qui nous séparent du monde et qui attirent la miséricorde. Plus tard la pénitence les fait couler toujours plus amères, et c'est enfin une traînée de larmes qui trace, tout le long de notre vie, la route invisible à l'œil humain qui nous conduit au ciel. Nos larmes, c'est le breuvage qui, avec le pain de la parole, suffit à nos nécessités de chaque jour. Nos larmes versées dans le sein de Dieu! que serions-nous sans elles? C'est à la fois l'eau du baptême de douleur et la piscine régénératrice. Heureux ceux qui pleurent, heureux quand le regard du Seigneur vient traverser leur œil inondé, heureux quand sa main vient l'essuyer. O mon Dieu, quelles sont vos consolations, quand les douleurs mêmes auxquelles vous vous mêlez ont tant de douceur! C'est dans le ciel que vous placez la consolation parfaite; accordez-la-nous, ô mon Dieu, sur cette terre, dans la mesure que comportent notre misère et notre faiblesse. Consolez-nous déjà; donnez à *mon esprit* un rayon de votre lumière, à

mon âme la paix, et à mon cœur chaque jour l'hostie.

Examen de conscience. — L'examen doit être assidu, scruté et toujours de plus en plus résumé en notions précises : il convient de se retirer au centre et de traiter avec les points de la circonférence.

Guerroyer moins que jamais de paroles; entrer de plus en plus dans le repos, pour mieux recueillir et affranchir sa pensée.

Faire par soi-même le plus possible. Une privation, un sacrifice, commencés dans la tiédeur, c'est la verge de Moïse frappant le rocher et faisant jaillir l'eau salutaire.

Quand quelqu'un fait mal, et qu'on a le devoir de le reprendre, comment le fait-on? Sans tristesse, sans charité, le plus souvent avec un retour de complaisance sur soi-même, complaisance de sagacité, de supériorité de raison, de pénétration.

Il faut éviter de parler de soi-même et de ses propres maux avec détail, avec véhémence. Si on vante votre patience, le plus sûr est de couper court à l'éloge en

mettant la plus grande sobriété jusque dans l'expression de notre soumission et de notre confiance, afin de ne pas exagérer notre très-petit mérite, tout en ayant l'air de le déprécier.

N'exploiter personne dans l'intérêt de mon plaisir, même fugitivement; à mon âge on doit aux autres tout ce que n'empêche pas le leur.

Veiller attentivement à ce que les jugements que nous portons sur les autres ne soient nullement influencés par l'opinion que ceux-ci ont de nous, ou que nous supposons qu'ils peuvent avoir.

Quand on parle de soi, qu'on s'étend sur ses mouvements intérieurs, la conscience pousse au blâme; mais l'orgueil est ingénieux à réduire la confession à des termes généraux; il use tour à tour de l'exagération ou de la banalité, et, dispersant la vérité en traits incolores, finit par tout réduire à des généralités insignifiantes.

Ne jamais laisser refouler en soi-même l'activité intérieure par le mécontentement, *le doute, les* mécomptes. Ne pas du tout



tout sans se laisser arrêter ou retro
les choses dont on se sent blessé.

Résolutions après une retrai
Les solennités de l'Église, express
vérités capitales de la religion, m'o
jours été chères. J'admire leur tou
beauté, mais jusqu'ici je ne me s
assez pénétrée de leur esprit, je n
assez recherché et compris l'efficaci
ciale de leurs rapports avec nous. A
l'approche d'une grande fête, au lieu
chercher les enseignements qui lui se
ticuliers, afin de les proposer à mes
tations, ma pensée se nourrit de c
rations générales; je vais au Seigne
chercher à connaître l'ami qui devrai

signe est marqué par une fête de l'Église.

En cela, je ne suis pas assez attentive, je n'entre pas assez avant dans les dispositions de l'Église, dans l'esprit de ses rites, de ses figures, des honneurs spéciaux qu'elle décerne. Je ne pénètre pas assez dans ses entrailles, je ne fais pas comme les bons serviteurs qui s'identifient à tout ce qui se fait dans la maison de leur maître.

Je me promets bien de me réformer sur ce point important. Désormais, je parerai l'autel en toute grande solennité; j'aurai toujours un bouquet pour le grand saint ou la grande sainte du jour; j'offrirai mon corps avec les martyrs; je me retirerai dans la solitude avec les anachorètes; je m'inspirerai de l'Église avec les saints évêques; je ferai pénitence avec les grands pénitents; je vivrai au milieu des admirables modèles proposés à notre admiration : ce sera là ma nourriture de chaque jour, ce seront les anniversaires salués de mon plus sincère respect, et non pas seulement du respect qui rend les honneurs, mais de celui qui *aime et ose* s'approcher de l'objet aimé.



L'HOSTIE

. . . . Cœurs sans appui, éteints par
doute et l'abandon, goûtez et voyez, le
nge est dans l'hostie.
Baume de toutes les blessures, sommeil
: divins songes, fontaine scellée et tou-
rs jaillissante, source de toutes les cha-
s, vous êtes dans l'hostie.
Regard qui troublez le pécheur, sourire
changez les âmes, voix puissante du
iveur, larmes de son humanité sainte,
s êtes dans l'hostie.
Or pur de la vérité, myrrhe du repentir,
ens de la prière, feu nouveau de l'al-
nce nouvelle, vous êtes dans l'hostie.
Fournaise qui rafraîchit, rocher qui dés-

altère, tièdes brises, parfum des solitudes vierges, vous êtes dans l'hostie.

Possession seule parfaite, partage qui enrichit, paternel banquet, faim assouvie, vous êtes dans l'hostie.

Perle unique, seule chose nécessaire, céleste rosée du nouvel Éden, éternelle jeunesse, vous êtes dans l'hostie.

Douce attente du bien-aimé, bruit de ses pas sur la colline, tressaillement à son approche, heureuse et profonde paix de sa présence, vous êtes dans l'hostie.

Vous n'êtes plus, espace et temps, ombre et figure, douleurs, illusions, vous n'êtes plus; pour le fidèle le saint *alleluia* est déjà chanté dans l'hostie.

Crépuscule des dernières ombres, flambeau qui pâlissez, jour qui allez finir, éteignez-vous : l'immortel matin se lève et rayonne dans l'hostie.

Écho des joies futures, souffle de la patrie, arrhes divines, amnistie céleste, miséricordieux appel, je vous entends, je vous reçois, je vous bénis, je vous adore dans l'hostie.

Hostie pure, hostie sainte, fleur de l'amour

la croix est le fruit, embaumez notre
ette tente dressée pour un jour. Sous les
es ombres du mystère, vous nous donnez
en-aimé et avec lui toute la joie concédée
exil. Pénétrez-en nos âmes, ô hostie
te, et après avoir été notre pain de chaque
, donnez-nous dans sa gloire Celui que
s avons tant aimé dans son abaissement.

. . . .



PRIÈRES

•

Mon Dieu, vous par qui je vis, en qui je is, en qui j'espère et me confie,

Écoutez-moi,
Inspirez-moi,
Conseillez-moi,
Soutenez-moi,
Fortifiez-moi,
Adoucissez-moi,
Calmez-moi,
Apaisez-moi,
Contenez-moi,
Défendez-moi,
Protégez-moi,
Conduisez-moi,

Consolez-moi,
Bénissez-moi,
Veillez-moi,
Instruisez-moi,
Éclairez-moi,
Guidez-moi,
Avertissez-moi,
Élevez-moi,
Pardonnez-moi,
Sauvez-moi.

Car vous seul pouvez tout cela, Seigneur; car c'est en vain que nous demanderons ailleurs l'amour, la bénédiction, le conseil, la force, la lumière, le pardon et le salut qu'on ne trouve qu'en vous.

EXTRAITS DU CHAPELET DE LA BONNE MORT. — . . . . . Que tout en nous se hâte, ô mon Dieu, de fléchir devant l'arrêt supérieur, que les bruits du monde se taisent, que son mouvement cesse, et que la mort au dedans de nous, avant de trancher notre vie, l'ait réduite à l'unique attrait de votre amour. Puissé-je sortir de ce monde dégagée de ses liens, vide et purifiée de son esprit, pauvre, petite, dénuée, volontairement

.bjecte. Puisse surtout, ô mon Dieu, un de 'os miséricordieux regards me préparer au errible passage, et le pardon de mes fautes a'avoir précédé dans votre sein.

. . . .

Le temps n'est plus, et l'éternité n'est oint encore. Les grandes eaux sont écou-ées, toute résistance manque à la lutte, la rière elle-même n'est plus qu'un abandon veugle et souverain, qu'une haletante aspi-ation vers le bien-aimé. Elle ne le pos-ède pas encore, mais rien du moins ne eut l'en séparer. *Je suis à mon bien-aimé, t mon bien-aimé est à moi.* Pénétrantes aroles que son ange gardien murmure à on oreille, que l'Esprit-Saint souffle à son œur, et que profèrent plus intelligible-ient encore le baiser de paix du pardon, e crucifix collé sur sa bouche, l'adorable ucharistie descendue dans sa poitrine, onction libératrice, sainte armure du mou-ant. Le voilà donc ce jour pour lequel nous ommes nés, ce jour, ce seul jour pour le-uel nous aurions dû vivre, ce jour craint : *désiré, car* pour nous la mort c'est la rè-

surrection. Sur le seuil des deux mondes, l'épouse n'attend plus que l'époux. O mon Dieu, reconnaissez-la au signe sacré qui pare son front, à la lampe qu'elle porte entre ses mains, à la flamme plus ardente que vous avez allumée dans son sein. Reconnaissez-la, tendez-lui la main, appelez-la par son nom, et qu'elle vous réponde !

. . . .

O mon Dieu, vous n'avez pas humilié volontairement ni rejeté pour toujours les enfants des hommes. Leur châtiment même, vous le convertissez en épreuve. Quand ils tombent vous les relevez, quand ils meurent vous les faites revivre. Mourir, pour vos fidèles, n'est pas perdre la vie, mais passer à une vie meilleure. O mort, dont la tristesse se confond avec les plus chères espérances, vous êtes la plus haute des dilections humaines ! C'est par vous qu'on entre dans la cité céleste, par vous seul qu'on arrive à l'éternelle félicité. Soyez béni, ô mon Dieu, dans votre arrêt le plus sévère, dans vos redoutables menaces, dans nos salutaires effrois, dans ces ignorances qui de-

eurent le secret de vos miséricordes. Soyez ni par-dessus tout dans cet amour, cet satiable amour qui a soif de nous sauver. O Marie, soyez notre défense et notre pui. Heureuse Ève de la réconciliation, us n'avez été la mère de Dieu que pour meurer la mère des hommes. Au pied de croix de votre divin Fils, vous le vîtes ourir. Prosternée, reine et toujours mère, ı haut du ciel laissez tomber un de ces gards du Calvaire sur notre misère pro-ıde, et en particulier sur cette heure su-ême pour laquelle, à travers toute notre ɜ, nous vous avons tant priée.

FIN



TABLE DES MATIÈRES.

Tours. — Impr. Mame.



